

# Comment combat-on la grippe dans nos écoles ?

(page 5)



## DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES-PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - N° 165 - OCTOBRE 2009 - 2,30 EUROS

# Sur le front de la précarité

*La précarité continue de s'aggraver et nombreux sont ceux qui se battent sur le front de la pauvreté. L'aide du Centre d'action sociale, celle du Secours populaire, l'aide alimentaire à Notre Dame du Bon Conseil. Les «glaneurs», récupérateurs de denrées en fin de marchés* (pages 9 à 11)

## Le “garçon à la fenêtre” se fait refaire une beauté

(page 18)



Sylvie Bernard à l'œuvre, 21 rue Eugène Carrière.

## Le campement des délogés de l'hôtel Hermel

(page 3)

## Le commissaire Pecquet a quitté le 18e

(page 5)

## La Poste, défense du service public

(pages 6 et 15)

## Sans-papiers : L'occupation continue rue Baudelique

(page 7)

## Fête des Vendanges, mode d'emploi

(page 8)

## La galère du kiosquier au métro Barbès

(page 12)

## Père et fils, rue Buzelin

(page 13)

## Menace sur l'école de jazz rue Doudeauville

(page 15)

Le bulletin d'abonnement est en page 17.

## Fouilles “paléophoniques” square Carpeaux

(page 17)

## Dolores, expo sur les femmes battues à mort

(page 19)

## Histoire : Monsieur Chapelle le “libertin”

(page 20)

## Lieux : L'Hôtel Mathagon vu de l'intérieur

(page 27)

D1 ju 20 32713



## Samedi 3 octobre : Assemblée générale des Amis du 18e du mois

L'assemblée générale de l'association des Amis du 18e du mois, association éditrice de notre journal, aura lieu samedi 3 octobre, de 9 h 45 à 13 h, à la Maison des associations, 15 passage Ramey.

On y débattira des orientations et du fonctionnement du journal. On parlera entre autres des relations entre la

rédaction et les responsables associatifs dans les divers quartiers, et de la question de l'internet.

Tous les lecteurs qui le souhaitent peuvent y participer mais, bien entendu, seuls ceux qui sont adhérents et à jour de la cotisation peuvent participer aux votes. On peut adhérer le jour même. ■

## Sauvette qui peut à Château-Rouge

Une fidèle lectrice, Angela Gosmann, de la Ligue des droits de l'homme, nous communique une lettre adressée au préfet de police concernant les vendeurs à la sauvette place du Château-Rouge et dont voici des extraits :

«Jusqu'à plusieurs dizaines de vendeurs à la sauvette avec présentoirs fixes ou caddies se livrent quotidiennement à leur commerce à Château-Rouge. Il y a sûrement des interpellations de temps en temps mais, visiblement, elles n'ont jamais été en nombre ni en fréquence suffisantes, et ce commerce bat son plein même lorsque des véhicules de police stationnent à l'extrémité de la rue Dejean.

Ces vendeurs commencent à poser un sérieux problème de sécurité, notamment à la sortie du métro Château-Rouge car, s'ils obstruent l'entrée du marché depuis longtemps, depuis quelques mois ils deviennent de moins en moins sans-gêne, se positionnant désormais à deux mètres ou même moins des marches de la station, de sorte qu'on peine à en sortir. Outre les bousculades inévitables et les embouteillages sur les marches dès qu'il y a un peu d'affluence, une évacuation rapide de la station serait impossible en cas de mouvements de foule et de panique. Faudra-t-il attendre une catastrophe avec plusieurs dizaines de victimes piétinées ou étouffées avant que quelque chose soit fait pour remédier à la situation ?»

Angela Gosmann demande que la police, la RATP, les services concernés de la mairie «parviennent à des actions constructives, débouchant sur des résultats concrets». Elle évoque dans sa lettre les poursuites engagées contre

Lounis Ibadioune parce qu'il vend l'Humanité Dimanche sur ce marché (et relaxé, voir le 18e du mois, septembre).

Elle affirme à ce propos : «L'impunité des vendeurs à la sauvette laisse penser qu'il s'agissait d'une interpellation qui ciblait la vente de l'Humanité Dimanche en particulier, et donc d'un traitement deux poids, deux mesures, car la gêne qu'il semblait constituer était bien mince à côté des nuisances et des réels problèmes de sécurité créés par ceux dont on tolère la présence !»

Angela Gosmann

## Logement : une réponse à Besancenot

Dans notre dernier numéro (164), un article sur Olivier Besancenot, habitant du 18e, rapportait des propos qu'il nous avait tenus. Michel Neyreneuf, adjoint au maire du 18e, chargé de l'urbanisme et du logement, nous a envoyé une réponse :

«Olivier Besancenot n'est pas tendre avec la politique menée par la gauche à Paris, et dans l'arrondissement... Il est particulièrement véhément à propos du logement», rapportiez-vous dans le dernier numéro du 18e du mois... Malheureusement, sa véhémence s'appuie sur un certain nombre de contre-vérités qu'il égrène sur une vingtaine de lignes.

S'il avait pris le temps d'analyser la situation réelle et non de répéter en boucle ce qui s'apparente à des slogans, il saurait qu'à la Goutte d'Or, tous les «taudis» détruits sont remplacés par du logement social, que toutes les familles sont relogées à Paris (voire dans le 18e ou dans leur quartier si elles le souhaitent), dans du logement social (un logement aux normes, correspondant à la taille de la

famille et à ses revenus), que depuis 2001 la Ville a financé plus de 4 000 logements sociaux dans le 18e et qu'avec Daniel Vaillant et son équipe nous avons annoncé clairement l'objectif d'aller vers les 25 % de logements sociaux dans l'arrondissement en fin de mandature (au-delà des 20 % demandés par la loi SRU). C'est cela qu'on appelle «continuer de vider la capitale de ses couches populaires» ? Un peu de sérieux !»

Michel Neyreneuf

## À propos de la prostitution

À la suite de l'article paru dans notre n° 163, plusieurs lecteurs nous ont signalé l'existence de prostitution aussi dans plusieurs bars de notre arrondissement.

Ce phénomène existe, nous ne l'ignorons pas. Si nous n'en avons pas parlé dans l'article, c'est pour deux raisons. D'abord, publier des accusations sans être en mesure d'en apporter la preuve (même si l'on est intimement persuadé de la véracité des faits) s'apparente à de la diffamation, punie par la loi. Et surtout, ce n'était pas l'objet de notre article : il ne s'agissait pas de donner un panorama complet de la prostitution dans tel ou tel coin de notre arrondissement, ni de porter un jugement d'ensemble sur ce phénomène, mais d'attirer l'attention sur l'existence d'une prostitution de filles extrêmement jeunes, apparemment adolescentes, et sur les réseaux de trafic d'êtres humains.

## Violences et violences

Message reçu d'un des responsables des associations de la Goutte d'Or à propos de l'article sur l'arrêt de la Fête 2009, paru en septembre :

«Le texte me semble globalement correct même s'il me semble, de mon point de vue, qu'il manque une analyse de ce

qui fait la montée des violences et des difficultés dans des quartiers et banlieues comme la Goutte d'Or, une analyse qui identifie bien ce que sont les véritables et quotidiennes violences dans ces quartiers. Je veux parler des manques de perspectives, de considération, de reconnaissance de citoyenneté... surtout pour les jeunes. Là est la source profonde des violences qui surviennent et qui ne sont que les pointes des icebergs.»

Bernard Masséra

## Deux ronds de frites...

«J'ai relevé dans l'article "Histoire" de votre dernier numéro ce que j'imagine être une faute de frappe : «deux ronds de frites», ou 2 sous, cela ne fait pas 50 centimes. Ce qu'on appelait un sou au début du XXe siècle et jusqu'à la fin des années 1940, c'était la petite pièce de 5 centimes, caractéristique avec le trou au milieu. Deux ronds de frites, c'était donc 10 centimes.»

André Coste

Nous avons reçu un autre courrier relevant la même inexactitude, de François Cros, qui regrette la disparition de ce mot, «sou», et ajoute : «Rien n'interdisait pourtant de continuer à compter ses centimes en deux, quatre, dix, vingt, quarante ou cent sous, comme tout le monde le faisait autrefois. Mais enseigne-t-on encore le calcul mental dans les écoles ?»

## À propos de l'association Dialogues citoyens

Le numéro de téléphone de l'association Dialogues citoyens, organisant des stages éducatifs, alternative à des peines de prison, a changé. C'est maintenant 01 77 18 01 77. D'autre part, l'adresse est 3 rue d'Oslo et non 8 comme inscrit par erreur dans Le 18e du mois de septembre. ■

## PETITES ANNONCES

■ Petit cabinet de gérance, 18e près de la mairie, recherche personne à temps partiel avec petite expérience, même retraité. 06 60 40 41 00.

■ Achèterais, quartier Montmartre, studio avec vue panoramique, balcon et ascenseur. Tél. 01 53 09 60 54.

■ Docteur en philosophie, professeur expérimenté, donne cours particuliers (se déplace). Vacances en psychologie analytique. Tél. 06 09 06 10 36.

■ Dans le cadre d'une tournée en Argentine en août 2010 et pour interpréter son répertoire de musique sacrée, le Chœur de l'abbaye de Montmartre recrute. Que vous soyez chanteur débutant ou confirmé, venez nous rejoindre au 2 rue du Mont-Cenis, à l'angle de la place du Tertre. Les répétitions ont lieu le mardi à 19 h 30 et le samedi à 19 h. Contact : M. Valade, 06 89 60 68 29. choeurmoutmartre@gmail.com choeurdemontmartre.chez.com

■ Le centre social Accueil Goutte

d'Or cherche bénévoles accompagnement scolaire individuel. Être disponible une heure par semaine entre 16 et 19 h. Tél. 01 42 54 63 87.

■ L'association Espoir 18 cherche des bénévoles pour l'accompagnement scolaire individuel et collectif, du primaire au lycée. Lundi, mardi, jeudi et vendredi. Contact : Mamadou Doucara au 01 42 09 79 20 ou espoir18@gmail.com

■ Vous souhaitez vous engager dans une action de solidarité : devenez bénévole au Secours catholique. Partagez vos talents de cuisinier, accompagnez des familles, animez des groupes de convivialité, donnez des cours de français... Contact : 01 40 22 08 00, ou : sc-paris-nordouest@secours-catholique.asso.fr

## TARIF DES PETITES ANNONCES :

● Gratuit pour les associations jusqu'à un maximum de 240 signes. Pour les autres, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au-delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes. ● Les commandes doivent nous parvenir pour le 20 du mois précédant la parution.

**Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des Amis du 18e du mois.**

76, rue Marcadet, 75018 Paris. 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

Les correspondances sur les abonnements doivent être impérativement envoyées par écrit.

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardin, Fabrice Benoist, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpiou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Sylvain Gasnier (Vain), Gérard Gaudin, Michel Germain, Fouad Houiche, Maïté Labat, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Jean-Louis Saux, Robert Sebbag. ● Rédaction en chef : Marie-Pierre Larrivé. ● Maquette : Nadia Djabali. ● Directeur de la publication : Christian Adnin.



# Le campement des locataires de l'hôtel Hermel

**L'hôtel meublé du 47 rue Hermel a été évacué après un incendie, fin août. Depuis, les locataires campent devant, refusant d'être réinstallés encore en meublé et réclamant un vrai logement pérenne.**

L'hôtel s'appelle *Royal Hermel*. Encore heureux qu'il ne soit baptisé ni *Splendid* ni *Majestic* ! Jeudi 27 août, un incendie a détruit trois chambres du deuxième étage de cet hôtel meublé, 47 rue Hermel. Cent quinze personnes, dont dix-huit familles avec enfants en bas-âge, sont depuis à la rue et campent devant l'immeuble.

Le feu a pris à 13 h dans une chambre dont la locataire était heureusement absente, partie accompagner sa petite fille à la maternelle. Comment ? On ne sait pas mais, plusieurs jours auparavant, la dame avait signalé à la gérante, sans succès d'ailleurs, des problèmes d'électricité. Le sinistre a été rapidement maîtrisé, il ne s'est pas trop propagé et les portes coupe-feu ont bien fonctionné. L'immeuble, d'ailleurs, n'est pas sur la "liste rouge" établie par la préfecture pour ceux qui ne répondent pas aux normes de sécurité incendie. Il fait partie des 125 hôtels de l'arrondissement agréés et utilisables pour l'hébergement d'urgence.

## «Hôtel poubelle»

"Utilisable", c'est bien tout ce que l'on peut en dire. D'ailleurs, il y a plusieurs mois déjà que notre municipalité a alerté les services de l'aide sociale à l'enfance qui s'occupent de l'hébergement des familles avec enfants, n'ayant pas de logement ou l'ayant perdu. Elle lui a demandé de ne plus y envoyer personne, nous a déclaré l'adjoint chargé des Affaires sociales et de la lutte contre les exclusions dans le 18e, Gérald Briant.

En juillet dernier, le Centre d'action sociale de la mairie a déclenché une enquête pour "plombémie". Il a trouvé du plomb dans les canalisations d'eau, si vieilles qu'elles en sont devenues poreuses, et surtout dans la peinture murale de certaines parties



Photos : Davide Del Giudice



**Des locataires campent sur le trottoir devant l'hôtel, à la porte duquel flotte le drapeau du DAL.**

communes. Des enfants seraient atteints de saturnisme, a-t-il ajouté, signalant qu'il avait commandé au SAMU social une enquête générale sur la situation des hôtels meublés du 18e dont les résultats devraient être connus à la fin de l'année.

De plus, déclare *Droit au logement* (DAL) qui soutient l'action des familles pour être relogées «de façon décente et pérenne», derrière une façade plutôt belle et récemment ravalée, l'hôtel serait «un vrai taudis, un hôtel poubelle» avec souris et cafards

en liberté. Les petites chambres (9 et 12 m<sup>2</sup>) n'ont ni douche ni toilette, pas de coin cuisine, pas de possibilité de faire manger les petits, pas de place pour que les plus grands puissent faire leurs devoirs...

Les locataires, essentiellement des Africains, sont pour la plupart logés grâce à l'aide sociale à l'enfance. Le système est d'un coût exorbitant pour la Ville (voir *Le 18e du mois* de mai dernier). Les chambres sont louées 50 € par jour, soit 1 500 par mois.

Les célibataires payent eux-mêmes ce prix, mais les familles, dont certaines occupent plusieurs chambres, sont aidées par l'action sociale qui en paye la majeure partie. L'affaire est donc juteuse pour les hôteliers.

Elle l'aurait été encore plus qu'ailleurs pour la gérante du *Royal Hermel*. Selon le DAL et selon notre mairie également, celle-ci percevrait quelque 75 000 € par mois et n'en aurait versé que 12 000 aux propriétaires de l'immeuble... jusqu'à ces deux dernières années où elle ne versait plus rien du tout. Les propriétaires, qui estiment sa dette à 270 000 €, ont d'ailleurs porté plainte et viennent de gagner leur procès.

## Un mois de campement

Le soir du sinistre, les occupants des chambres "intactes" ont couché sur place, dans l'odeur de la fumée, eau et électricité coupées. Le lendemain vendredi, toutefois, la préfecture a fait évacuer la totalité de l'immeuble. Depuis, les ex-locataires

campent devant, tentes bordeaux alignées le long du trottoir, bouteilles de lait, d'eau et de jus de fruit posées sur le rebord des fenêtres du rez-de-chaussée.

On vient les voir, on leur apporte du réconfort, et quelques provisions et couvertures (les nuits sont froides en septembre). Le DAL a organisé un rassemblement de solidarité le 10 septembre et une conférence de presse le 17 où sont venus militants PC, NPA et Verts, ainsi que l'évêque Jacques Gaillot et le professeur Albert Jacquard.

Pourquoi campent-ils ? Pourquoi ne sont-ils pas relogés ? Les services de la Ville leur ont bien proposé un hébergement d'urgence dans d'autres hôtels, y compris pour les célibataires alors que ces services n'y sont pas tenus. Tous ont refusé.

## Ils veulent un vrai logement

D'abord, ils ne veulent pas être dispersés dans tout Paris, être envoyés à l'autre bout de la capitale alors que leurs enfants sont scolarisés ici, à proximité. Et, surtout, ils réclament de ne plus subir l'hôtel meublé, de bénéficier de logements sociaux. Ils sont, pour la quasi totalité, salariés en situation régulière, et ils sont, parfois depuis des années, sur listes d'attente de logements. «Ce campement est un choix militant, une mobilisation pour obtenir un logement durable, je les comprends», déclare Gérald Briant.

Cependant, ces logements sont rares. On en construit beaucoup mais pas assez pour les 110 000 demandeurs parisiens (12 000 dans le 18e, dont la moitié relèvent de l'hébergement d'urgence). De plus, l'éradication de l'habitat insalubre réduit encore le nombre de logements disponibles car il n'est plus question d'admettre que des gens s'entassent sans confort et, à chaque rénovation, il y a davantage de grands appartements, donc moins de logements en tout.

## La Ville pourrait l'acheter

Les locataires de la rue Hermel demandent d'être prioritaires. Cette revendication ne semble pas devoir être entendue à la mairie. «Ce serait injuste pour tous les autres demandeurs de logements sociaux. Il ne saurait y avoir une "prime" à l'incendie», a déclaré Daniel Vaillant lors du conseil d'arrondissement du 21 septembre.

Il a toutefois indiqué que les propriétaires du 47 rue Hermel souhaitent vendre et que la Ville était prête à acheter et transformer les lieux en logements sociaux. Bonne nouvelle mais cela ne règle pas, à court terme, le problème des "campeurs" du *Royal*.

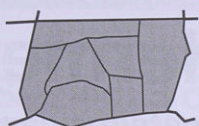
**Marie-Pierre Larrivé**

## LA MAISON D'ALEP

Artisanat de Syrie  
Stoffes, verres soufflés, tapis ...  
Objets anciens et contemporains

Ouvert jeudi, vendredi et samedi de 13h à 19h  
25, rue Ernestine - 75018 Paris - Tel 01 42 00 40 28  
www.lamaisondalep.com





ARTISANS

## Le cordonnier des beaux quartiers

**Jean-Luc Rechignac : «Je me considère d'abord comme un artisan avant d'être un commerçant.»**

La vitrine est soigneusement lustrée, quelques ceintures élégantes y sont exposées. À l'intérieur, une cinquantaine de paires de chaussures attendent le retour de leurs propriétaires. Dans un angle, un fauteuil confortable s'offre aux clients pour les faire patienter. Bienvenue dans la cordonnerie Maxime, 43 rue Caulaincourt, non loin du cimetière de Montmartre. Ici, rien ne dépasse, tout est propre et pimpant, à l'image du quartier. «La rue n'est pas très passante, mais je compense avec une clientèle de quartier haut de gamme. Il y a pas mal d'artistes et d'écrivains», explique Jean-Luc Rechignac, le cordonnier. Pour la garder, pas de miracle, il faut s'adapter au standing des clients. Dernièrement, il a ressemblé une paire de Berluti, des chaussures de luxe coûtant au minimum 1 000 euros. Des stars, il n'en voit que rarement. «En 1996, j'ai vu entrer Patrick Timsit dans ma boutique. Il voulait que je renforce ses

escarpins pour le film *Pédale douce*», se souvient-il.

Installé dans le quartier depuis 1993, le quadragénaire n'a pas vraiment souffert de l'évolution des habitudes de consommation, grâce à son emplacement. Depuis le début des années 1990, le nombre des cordonneries a presque diminué de moitié en France. En cause notamment, l'arrivée massive sur le marché de chaussures de moindre qualité. Une fois abîmées, elles peuvent être plus difficiles à réparer et il est souvent plus avantageux d'en racheter de nouvelles.

### Une reconversion réussie

Dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, ils ne sont plus que quatorze cordonniers. Comme bon nombre de ses collègues, Jean-Luc Rechignac a néanmoins choisi de se diversifier en vendant des clés et toute une palette de produits d'entretien. Un moyen simple de s'assurer un revenu complémentaire. «Faire une clé,

c'est rapide, facile et c'est très lucratif, car il est possible de se faire une certaine marge dessus.»

Originaire des Charentes, Jean-Luc Rechignac est monté à Paris il y a seize ans pour exercer ce métier. «Dans ma première vie, je travaillais dans la restauration en province. Comme je ne voulais plus travailler tous les dimanches, j'ai décidé de tout changer. J'ai tout appris chez un patron, puis j'ai racheté ce magasin, raconte-t-il. Ça me plaît beaucoup plus de faire un travail manuel. Je me considère d'abord comme un artisan avant d'être un commerçant.»

Au final, il n'a aucun regret concernant sa reconversion professionnelle, malgré des journées de travail très chargées. Sa boutique est ouverte cinq jours sur sept, de

8 h à 19 h 30. La saison dernière, il a vu passer beaucoup de bottes, de talons aiguilles et de chaussures à bout pointu. Les femmes constituent plus de 80 % de sa clientèle. «Dans ces cas-là, la mode travaille pour moi : les talons aiguilles se cassent facilement et les bouts pointus s'usent plus vite que les bouts ronds», sourit-il.

**Florianne Finet**

□ Cordonnerie Maxime, 43 rue Caulaincourt. 01 42 52 73 21.



Christian Adnin

## S'habiller en chaussettes sans pantoufler pour autant

**Grande collecte de "chaussettes orphelines",  
du 14 au 21 octobre, pour en faire des vêtements.**

DR  
Chaussette orpheline ayant égaré sa petite sœur, chaussette trouée, déchirée, collant ayant perdu pied... Qu'en faire ? Les jeter ? Non. La styliste Marcia de Carvalho se propose de leur donner une nouvelle vie, de les transformer en vestes, pulls, jupes, écharpes, chapeaux et bérets, en accessoires vestimentaires originaux et rigolos.

Marcia, qui tient boutique rue des Gardes (la "rue de la mode") a inventé dès 1997 le principe de la déconstruction-reconstruction de vieilles socquettes. Elle a créé en 2002 l'association *Chaussettes orphelines*. Elle a donc installé chez elle des ateliers de couture destinés principalement aux femmes en situation de précarité, en vue de leur insertion sociale, mais ouverts aussi à toutes celles qui veulent s'initier aux techniques du crochet, du tricot, du patchwork ou encore aux fêrues du recyclage. Ces ateliers ont lieu tous les lundis de 14 h à 17 h.

Jusqu'à présent, elle collectait elle-même ses chaussettes "orphelines". Cette année, pour la première fois, avec le soutien de la municipalité, elle lance une grande collecte qui



**La veste de cette femme qui pose dans le square Léon : en chaussettes !**

aura lieu du 14 au 21 octobre dans les locaux même de la mairie. Venez nombreux, c'est pour la bonne cause.

Début décembre (date encore à fixer), il y aura un défilé de mode à la mairie et vous pourrez admirer l'astuce et le talent des couturières. Enfin, du 10 au 24 décembre, Marcia de Carvalho organise une vente de Noël rue des Gardes. Vous pourrez acheter des broches en forme de fleur (6 €), des petits chapeaux (38 €) ou d'autres vêtements (parfois beaucoup plus chers). «Normal, car c'est un énorme travail que d'assembler artistiquement nos chaussettes orphelines. Pensez que pour une simple veste en patchwork, il nous en faut une soixantaine, sans compter celles qu'on détricote et retricote pour faire des broderies», déclare la styliste.

### L'imagination au pouvoir

Elle sera absente pendant une partie des ateliers car elle se rend, du 24 octobre au 10 novembre, au Brésil, sa patrie d'origine. Elle part avec quatre étudiants français : deux étudiantes d'écoles de mode et deux étudiants en cinéma. Ils travailleront avec des artisans brésiliens, sur le

thème de la chaussette orpheline bien sûr, et reviendront également avec une provision de chaussettes de là-bas. Son association n'est pas prête à manquer de matière première, et quant à l'imagination, il y a longtemps qu'elle est au pouvoir.

**M.-P. L.**

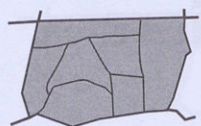
### À VOTRE DISPOSITION TOUS LES JOURS



**MiliceA**  
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris  
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31





## «Elle est passée par ici... Elle ne passera pas par là !» Nos écoles contre la grippe.

La grippe pandémique H1N1 est sous surveillance. Les groupes vulnérables (femmes enceintes, nouveau-nés, asthmatiques, malades atteints du sida...) font l'objet d'une attention particulière. Les administrations, les lieux d'accueil du public, les institutions prennent garde. Des précautions nécessaires sont également prises dans les écoles.

Les affiches et les auto-collants édités par l'INPES (Institut de prévention et d'éducation pour la santé) et le ministère de la Santé se diffusent massivement. L'Éducation nationale, en première ligne, dispose d'un "plan de prévention et de lutte contre la pandémie grippale". Programmes d'éducation, modules pédagogiques, référents, moyens tels que téléphone, internet, télévision, radio ne se comptent plus. Personne ne doit ignorer les "gestes barrières", pour se protéger. La DASES de Paris (direction des affaires sanitaires et sociales) donne de son côté des consignes semblables.

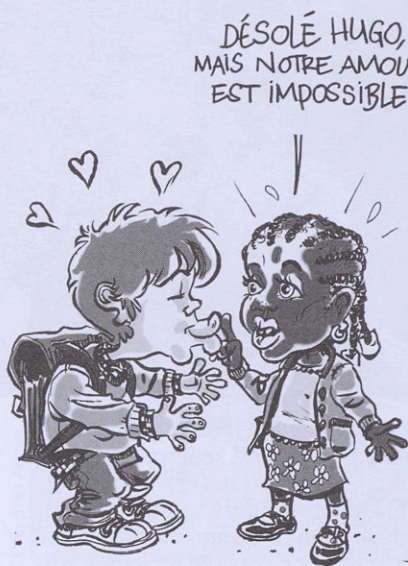
### Des mesures à prendre

Il n'y a pas de médecins scolaires en permanence dans les écoles primaires, pas d'infirmerie : aussi les directeurs d'école sont mobilisés pour aménager un lieu, isoler, et prévenir.

Dès le début de l'été, les plans se préparent. Ils devaient s'appliquer à la rentrée. Dans les écoles du 18<sup>e</sup> comme dans toutes les écoles de Paris, il a été ordonné de supprimer les essuie-mains en coton pour les remplacer par des essuie-mains papier, sur la base de huit feuilles par enfant et par jour, ou de laisser sécher les mains à l'air libre.

Les distributeurs de savons liquides remplacent les morceaux de savons. Des poubelles fourre-tout et leur sacs de 50 litres ont été spécia-

### LIMITER AU MAXIMUM LES CONTACTS



lement livrées pour être installées près des distributeurs à papier. Un peu plus tard, l'arrivée de masques.

Chaque Caisse des affaires scolaires se mobilise. Les consignes sont claires : prévention et application des règles d'hygiène plus stricte encore qu'avant l'arrivée du virus.

### Une classe fermée

La Ville de Paris applique, les services locaux mettent en œuvre avec leurs moyens humains et, sur le terrain, les hommes ou femmes se démènent. Les enfants suivent, sont diversement informés. Les stocks s'épuisent, les budgets s'emballent.

Dans 18<sup>e</sup>, l'école du Mont-Cenis a pu tester pratiquement ce plan. En effet, quelques jours seulement après la rentrée, des cas suspects ont été décelés. Le préfet a pris la décision de fermer la classe touchée, après que des enfants aient été isolés, testés et que le virus soit avéré. Depuis, des situations d'isolement ont été

décidées ici ou là, mais les fermetures de classe semblent être moins systématiques.

### Suspicion de virus

Ailleurs, une maman, appelée par l'école après une forte fièvre, emmène son petit garçon de 3 ans chez son médecin traitant. Il suspecte le méchant virus et anticipe : doliprane, sirop, masques, et arrêt de travail pour la mère de cinq jours. C'est l'attitude qu'il se doit d'adopter en cas de suspicion.

Il faut attendre. L'hôpital Bichat répond aux urgences des adultes, l'hôpital Robert-Debré, à celles des enfants. «*Passé cinq jours, si la fièvre persiste, il faudra faire un prélèvement de grippe banale et si le test de grippe s'avère positif, il y aura une recherche du virus H1N1*», précise une infirmière qui

YAIN

oriente les familles (examens non remboursés par la Sécurité sociale). Qui peut les pratiquer ? Certains médecins n'y sont pas autorisés, pourquoi ?

### Et la vaccination ?

Faire quoi ? Comment ? Qui est guidé ? Où ? A quel moment ? Cette question est centrale. La grippe saisonnière commence à arriver ! Après la gestion d'urgence de la crise, revient maintenant la question de la vaccination annoncée dans une circulaire du 21 août 2009. Autant de doutes pandémiques, d'intérêts économiques, de prise en charge, et de libertés ?

Chacun vit au rythme des slogans, des spots télé, des journaux. Vigilance, crainte et lucidité de la population semblent s'exercer en parallèle. Mais à qui profiterait d'affoler les populations ? A trop en faire, les gens s'interrogent.

Claire Dalla Torre

## Le commissaire Pecquet a quitté le 18<sup>e</sup>

Le commissaire Pecquet a quitté en septembre son poste de commissaire principal du 18<sup>e</sup> arrondissement, qu'il occupait depuis cinq ans. Il a été promu directeur adjoint territorial de la police dans le Val-de-Marne. Son remplaçant n'est pas encore désigné.

Le bruit de son départ prochain courait depuis quelques semaines. Selon certaines informations, le préfet de police voulait son départ, mais Daniel Vaillant aurait souhaité qu'il reste : M. Pecquet était apprécié des élus à cause de sa disponibilité, pour eux comme pour les habitants.

Cependant il était diversement jugé au sein de la population. À son crédit, on peut porter la diminution des patrouilles de policiers circulant tout le jour par groupes de trois dans les rues de la Goutte d'Or. Non seulement celles-ci étaient inefficaces pour lutter contre la délinquance et les trafics, mais aussi les contrôles d'identité incessants (souvent au hasard) créaient parmi les jeunes un sentiment de discrimination pouvant susciter des réactions. Sur ce point, M. Pecquet a eu raison.

En revanche, beaucoup lui reprochaient d'exercer sur ses subordon-

nés une autorité insuffisante : c'est un fait que plusieurs affaires de "bavures" ont été notées durant la période où il était dans le 18<sup>e</sup>.

En matière de lutte contre la délinquance et les troubles à la tranquillité publique, on notera à sa décharge que, depuis quelques années, les effectifs policiers ont fortement diminué dans l'arrondissement. Cela entre dans le cadre de la politique générale du gouvernement, qui diminue depuis plusieurs années les effectifs de la police (moins qu'à l'Éducation nationale cependant...).

N. M.

## SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

### ■ Conseil d'arrondissement

lundi 12 octobre, 18 h 30 en mairie.

Conseils de quartiers (19 h) :

- Chapelle-Marx-Dormoy, jeudi 1<sup>er</sup> octobre (thème : la circulation) à l'école 2 rue de la Guadeloupe.
- Jules-Joffrin-Clignancourt, mardi 6 octobre à l'école du 5 rue Ferdinand-Flocon (thème : la culture).
- Amiraux-Simplon-Poissonniers, jeudi 8 octobre (thème : la circulation)

### ■ 1<sup>er</sup> octobre :

#### Université populaire

Première conférence-débat à thème de la nouvelle "université populaire" lancée par la mairie, lundi 1<sup>er</sup> octobre, 19 h, salle des fêtes. Thème : l'école. (Voir aussi l'article page 19.)

### ■ 1<sup>er</sup> et 15 octobre : Rencontres avec Pierrette Epsztein, romancière

Rencontres avec Pierrette Epsztein autour de son livre *L'Homme sans larmes*, lecture, échanges : jeudi 1<sup>er</sup> octobre (19 h 30) à la librairie *L'Éternel retour*, 77 rue Lamarck, puis jeudi 15 octobre (19 h 30) au café littéraire du *Petit Ney*, 10 avenue de la Porte Montmartre. (Pierrette Epsztein anime par ailleurs l'atelier d'écriture *Tisserands des mots*. 01 53 28 06 38.)

### ■ 1<sup>er</sup> au 4 octobre : Salon des éditeurs du 18<sup>e</sup>, invité Jean Métellus

Salon du livre organisé par le *Collectif des éditeurs du 18<sup>e</sup>*, du jeudi 1<sup>er</sup> au dimanche 4 octobre à la Halle Saint-Pierre. L'invité d'honneur est le poète haïtien Jean Métellus qui donnera une conférence à l'auditorium de la Halle ce dimanche à 15 h.

### ■ 3 octobre :

#### Nuit blanche au Bon coin

Nuit blanche organisée par l'association *J'veux du soleil* à la boutique éphémère du *Bon coin* (30 rue Montcalm) samedi 3 octobre à partir de 18 h. Expo-vente d'œuvres de créateurs en noir et blanc, dédicace du livre *La note noire* de Christophe Constantini, jazz, dégustation de produits noirs (chocolat) ou blanc (meringues). Venez habillés en noir et blanc.

### ■ 7 octobre :

#### Lecture à L'Humeur vagabonde

Rencontre-lecture avec Véronique Ovaldé à l'occasion de la sortie de son roman *Ce que je sais de Vera Candida*, mercredi 7 octobre (18 h 30) à la librairie *L'Humeur vagabonde*, 44 rue du Poteau.

### ■ 10 octobre : Atelier d'écriture

Atelier d'écriture samedi 10 octobre (15 h) sur le thème *Ma ville, ma rue*, animé par Anne Sophie Aubin, auteur d'un recueil de nouvelles sur sa rue, la

(Suite de l'agenda page 6)



## SUR L'AGENDA

(Suite de la page 5)

rue Damrémont (voir *Le 18e du mois* de juin). À la bibliothèque Porte Montmartre, 18 avenue de la Porte Montmartre.

### ■ 8 octobre : Atelier poésie

Atelier poésie sur le thème des sept péchés capitaux organisé par *La Ruche des arts*, jeudi 8 octobre (20 h) à la Maison des associations, 15 passage Ramey.

### ■ 10 octobre : Natation handi-valides

Compétition amicale "handi-valides" pour adultes et pour enfants, samedi 10 octobre, de 13 à 18 h à la piscine Bertrand-Dauvin, 12 rue René-Binet. (Voir l'article page 18.)

### ■ 10 octobre : Brocante à Saint-Paul

Brocante-fripierie à l'église luthérienne St-Paul, 90 boulevard Barbès, samedi 10 octobre de 10 h à 21 h.

### ■ 10 octobre : Jardins écolos

Journée sur les pratiques écologiques en jardins partagés, samedi 10 octobre, par *Graines de jardin*. Ateliers le matin, buffet puis débat l'après-midi. MDA, 15 passage Ramey.

### ■ 11 octobre : "Le 18e se donne le mot" aux Parvis poétiques

Les Parvis poétiques de Marc Delouze présentent, au Grand Parquet (20 bis rue du Département), une soirée littéraire et artistique intitulée *Le 18e se donne le mot*. Lectures et lectures théâtralisées par Yekta, Julien Marcland, Mireille Perrier, François Grojean. Musique avec la Chorale de la Goutte d'Or et le duo Louise et Patrick Marty, danse avec Mamadou Diabaté.

### ■ 11 octobre : Brocante d'Objectif 18ème, bd Ney

Brocante, vide-greniers organisé par *Objectif 18ème*, dimanche 11 octobre, du 2 au 52 boulevard Ney. Inscriptions : 01 42 09 50 78 ou au local inter-associatif (48 boulevard Ney) mardi et vendredi de 10 à 12 h.

### ■ 14 octobre : "Partageons Paris"

Informations et animations, sous l'égide de la Mairie, sur le thème "partageons Paris et ses espaces publics", mercredi 14 octobre, de 12 h à 18 h, sur l'esplanade devant l'église Saint-Bernard.

### ■ 14 au 21 octobre : Chaussettes orphelines

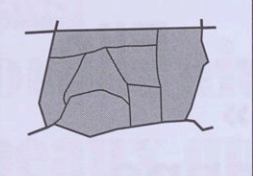
Opération récolte de chaussettes "orphelines", à la mairie, du mercredi 14 au mercredi 21 octobre. (Voir l'article en page 4.)

### ■ 12 au 23 octobre : Opération propreté

Opération coordonnée de nettoyage approfondi dans le secteur des

(Suite de l'agenda page 7)

## La vie du 18<sup>e</sup>



## La longue grève des postiers du boulevard Barbès

**Ils ont arrêté le travail le 7 septembre pour faire annuler des suppressions d'emplois. Ils se trouvent ainsi en pointe du mouvement national contre la privatisation et pour l'emploi.**

La Poste bouge, ou plutôt les postiers bougent, pour l'emploi et le maintien du service public.

50 000 emplois ont été supprimés depuis 2002 en France, dont 1 000 à Paris depuis 2006. Presque plus d'embauche de personnel à statut public depuis 1995 (43 % du personnel sont aujourd'hui des contractuels). À chaque rénovation de bureau de poste, division par deux du nombre de guichetiers quasi systématique. Automates remplaçant la présence humaine. Accent mis sur la banque postale plutôt que sur le service aux usagers.

Cette dégradation est générale. En témoignait la grève nationale intersyndicale du 22 septembre.

La mobilisation est particulièrement marquante dans le nouveau bureau de poste du 39 boulevard Barbès, ouvert en décembre 2007. Il est tout beau, ripoliné, avec un écran de télé passant des annonces de films et des photos "vues du ciel", et un petit comptoir vendant des gadgets, mais on y a abusé des automates pendant qu'on supprimait l'équivalent de cinq emplois aux guichets.

### Plus d'une heure d'attente pour les usagers

Résultat : dans ce bureau fréquenté par plus de mille personnes par jour, dont beaucoup, dans ce quartier populaire, renâclent à l'usage des automates ou passent de longs moments devant les guichets pour se faire expliquer les arcanes obscures de l'envoi de mandats, les files d'attente s'allongent. Le délai avant d'atteindre le guichet peut dépasser l'heure. Les gens s'énervent, les postiers se désolent.



Lors du rassemblement intersyndical le 23 septembre devant la poste du boulevard Barbès, qui en était à sa troisième semaine de grève.

Devant cette situation, ils se sont mis en grève le 7 septembre, grève soutenue par la CGT, SUD et la CFDT, qui a perduré tout le mois. Les délégués ont rencontré la direction à six reprises et essuyé à chaque fois une fin de non recevoir. Les postiers ont donc continué.

### La population appelée à voter le 3 octobre

Le bien-fondé de leur mobilisation a été reconnue par la municipalité : un vœu de soutien a été voté unanimement par le conseil d'arrondissement le 21 septembre.

Ce même jour, le conseil a voté aussi (mais là, l'UMP a voté contre) un vœu demandant le maintien du statut de La Poste, s'opposant à la décision gouvernementale d'en faire une société anonyme et soutenant l'organisation d'un "vote citoyen" à ce propos samedi 3 octobre.

Ce vœu reprenait donc l'argumentation des syndicats de postiers et leur inquiétude vis-à-vis de cette mesure

qui était un point fort de la grève du 22 septembre.

Ils craignent que ce changement de statut, même si le capital est public aujourd'hui à 100 %, permette l'entrée de capitaux privés comme à EDF, GDF ou France Télécom, et préfigure une privatisation. Or, disent les postiers, l'expérience des pays étrangers le prouve : la privatisation conduit à l'augmentation des tarifs, à la fermeture de services jugés non rentables et à des suppressions d'emplois. Que l'Europe doive s'ouvrir en 2011 à la concurrence postale ne change rien. Les postiers soulignent qu'un service public fort est le meilleur rempart.

Samedi 3 octobre, pour le vote de "défense du service postal" organisé par les syndicats et les partis de gauche, des urnes seront posées de 8 h à 13 h dans les treize bureaux de poste du 18e, et aussi, de 8 h à 18 h, place Jules-Joffrin, devant la mairie, ainsi que dans le bar *La Coopérative* (7 rue Lagille) et chez le kiosquier de la place de la Chapelle. ■

## Crise dans l'immobilier parisien, les ventes baissent, le 18e est loin d'être épargné

Les propriétaires de logements à vendre ont subi de plein fouet la crise qui dure depuis l'automne 2008, avec une baisse de 7,8 % du prix du mètre carré à Paris en un an, selon les récentes statistiques de la Chambre des notaires. Cette baisse affecte à des degrés divers tous les arrondissements (moins 2,2 % dans le 5e, mais la baisse dépasse 10 % dans le 2e et le 16e). Notre 18e n'est pas épargné, avec une baisse oscillant entre 6,9 et 8,6 % selon les quartiers.

Aux Grandes-Carrières, le mètre carré s'établit aujourd'hui à 5 560 €, soit 7 % de moins qu'en 2008. À Clignancourt et Montmartre, à 5 400 € (-6,9 %). À la Goutte d'Or, à 4 450 € (-6,9 %) et à La Chapelle, à 4 340 € (-8,6 %). Ces deux derniers

quartiers, qui avaient connu une hausse très importante ces cinq dernières années (jusqu'à 62,4 % d'augmentation à la Goutte d'Or), restent toutefois les moins chers de tout Paris.

Ces tarifs sont des moyennes, avec des disparités à l'intérieur des quartiers. Ainsi, à Montmartre, tout en haut de la Butte, certains très beaux appartements avec vue dépassent les 12 000 € le mètre carré.

La baisse du prix du mètre carré est quasi générale à Paris. Elle affecte davantage les quartiers huppés comme l'Odéon (-15 %), l'École militaire (-16 %), le Marais (-26 %)... avec quelques exceptions toutefois, comme Saint-Germain-des-Prés où le prix a augmenté de 8,9 % en un an pour atteindre 12 100 € le mètre

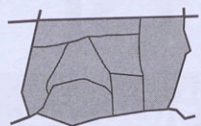
carré, un record pour Paris !

Ces statistiques vont à l'encontre de celles qu'affichait la Fédération nationale de l'immobilier (FNAIM) qui annonçait au contraire, en juillet dernier, une augmentation du marché pour 2009 et ne concédait, en août, qu'une petite baisse de 1,2 %...

### Mais les loyers augmentent !

En tout état de cause, l'immobilier est en plein marasme avec un nombre de ventes en chute libre (moins 24,4 % de transactions en un an), mais cela ne signifie pas que les loyers descendent, bien au contraire : ils ont augmenté de 1,9 % sur Paris depuis un an, atteignant en moyenne les 28,98 € par mètre carré à déboursier chaque mois. ■





## L'occupation de la rue Baudelique par les sans-papiers : la mobilisation continue

**P**lus de deux mois déjà : depuis le 17 juillet, des centaines de sans-papiers sont installés rue Baudelique, dans un local désaffecté de la Caisse primaire d'assurance maladie (CPAM) qu'ils occupent jour et nuit par roulement.

Ils étaient quelque 1 300 au départ, membres de la *Coordination des sans papiers 75* (CSP 75), chassés le 24 juin de locaux de la Bourse du travail qu'ils avaient squattés le 14 mai 2008. Ils appartenaient alors à dix-neuf nationalités, essentiellement africaines. Depuis l'installation rue Baudelique, leur nombre a augmenté : 2 500 à 3 000, dont maintenant des Turcs et des Chinois venus renforcer les occupants originaux.

Depuis le début, tous les mercredis, ils partent à travers le quartier manifester « afin de nous montrer, disent-ils, de maintenir la pression, pour qu'on ne nous oublie pas ». Ils ont organisé plusieurs journées portes ouvertes avec animations et concerts.

### «Nous sommes chez nous»

Que veulent-ils ? La régularisation de tous les sans-papiers. « C'est normal, c'est la moindre des choses. 90 % des occupants sont originaires des anciennes colonies françaises. Comment la France peut-elle nous considérer comme des étrangers ? Nous sommes chez nous », nous a déclaré Mamadou Fofana, Ivoirien, un des responsables de la CSP 75. Régularisation pour tous mais d'abord régularisation des trois cents dont les dossiers sont actuellement examinés à la préfecture.

Fin septembre, l'examen n'était pas



Christian Adnin

Pour ne pas se faire oublier, une manifestation chaque semaine...

terminé mais quatre-vingt dossiers avaient obtenu un avis favorable. « Quatre-vingt seulement... alors que c'est mille deux cents dossiers que nous avons expédiés... », soupire Mamadou.

### «Et nous tiendrons bon»

Dès le 29 juillet, le juge des référés, saisi par la CPAM, avait ordonné l'expulsion des occupants mais en donnant deux mois de délai pour faire appliquer cette décision. Les sans-papiers vont-ils être rejetés à la rue début octobre ? Ils manifestent leur espoir de rester, ne srait-ce que par cet appel aux syndicats, aux politiques,

aux citoyens, de participer à une manifestation unitaire samedi 10 octobre, dont le départ est fixé rue Baudelique.

« Et si on nous expulse, le combat continuera, ailleurs, dans la rue, partout », dit Mamadou Fofana. S'ils restent, comment vont-ils vivre cet hiver, avec femmes et enfants, dans ce vaste hangar ouvert sur deux côtés ? « Nous avons bien passé l'hiver 2008 à la Bourse du travail avec le chauffage coupé, nous avons tenu bon. Alors, ici aussi, nous tiendrons. Mais je demande : faudra-t-il qu'il y ait des morts de froid au pays des droits de l'homme pour qu'on s'occupe de nous ? », lance-t-il. ■

## SUR L'AGENDA

(Suite de la page 6)

rues Clignancourt-Feutrier-Muller, du lundi 12 au vendredi 23 octobre. Première semaine : sensibilisation, information des riverains, nettoyage des rues. Seconde semaine : verbalisations et amendes (183 €).

### ■ 15 octobre : Compte-rendu de mandat de Delanoë

Compte-rendu de mandat de Bertrand Delanoë (bilan et projets pour le 18<sup>e</sup>) jeudi 15 octobre (18 h 30) en mairie.

### ■ 17 et 18 octobre : Braderie à Ste-Geneviève

Braderie d'hiver à la paroisse Sainte-Geneviève (174 rue Championnet) samedi 17 octobre de 10 h à 18 h, et dimanche 18 de 10 h à 17 h : vêtements, linge de maison, livres, jouets.

### ■ 18 octobre : Vide-greniers au Simplon

Vide-greniers du quartier Simplon-Amiraux-Poissonniers organisé par l'association *Simplon en fêtes* dimanche 18 octobre (8 h à 18 h) au niveau du 128 rue de Clignancourt et du 18 rue des Amiraux.

### ■ 21 octobre : Intergénérationnel

Journée de rencontres intergénérationnelles avec ateliers culturels sur le thème de la mode, organisés par des associations de l'arrondissement, mercredi 21 octobre, de 10 h à 17 h, à l'hôpital Bretonneau (rue intérieure), 23 rue Joseph-de-Maistre.

### ■ 22 octobre : Soirée poésie

Soirée poésie de *La Ruche des arts*, jeudi 22 octobre, à 20 h, au Bab'ilo, rue du Baigneur.

### ■ 30 octobre : Poésie en Résonances

La compagnie *Résonances* reprend ses soirées de poésie, se déroulant chaque dernier vendredi du mois. La prochaine : vendredi 30 octobre à 20 h, 8 rue Camille-Flammarion.

## Précisions sur le nouveau découpage des circonscriptions électorales

Le 18<sup>e</sup> du mois s'était trompé (ça arrive, pardonnez-nous).

**D**ans notre dernier numéro, un article parlait du « redécoupage » des circonscriptions électorales pour les législatives (qui en principe doivent avoir lieu en 2012). Le titre, « Le 18<sup>e</sup> conservera trois députés », était vrai. Mais, se fiant à des informations incomplètes et mal interprétées, l'auteur de l'article écrivait aussi : « Finalement, il n'y aura rien de modifié dans les circonscriptions concernant notre arrondissement. » C'était inexact : la circonscription dont Annick Lepetit est actuellement la députée est modifiée.

Cette circonscription rassemblait jusqu'à maintenant, d'un côté, les bureaux de vote du nord des Bati-

gnolles dans le 17<sup>e</sup> arrondissement ; elle les conserve, mais s'agrandit dans le 17<sup>e</sup> en englobant aussi la partie sud des Batignolles.

Dans le 18<sup>e</sup>, elle comprenait les bureaux de vote du quartier Portes-Montmartre et du nord des Grandes-Carrières. Désormais, les deux bureaux de la Porte Montmartre (école Binet et école Labori) lui sont enlevés et seront rattachés à la circonscription Clignancourt-Montmartre (dont le député actuel est Christophe Carèsche).

Le nouveau découpage ajoutera aussi à la circonscription dont Annick Lepetit est la députée deux bureaux du nord du 9<sup>e</sup> arrondisse-

ment – qui traditionnellement votent plutôt à droite.

Au total, cette circonscription comportera donc un peu plus d'électeurs d'un niveau socio-économique élevé (donc, davantage tentés de voter à droite) et un peu moins d'électeurs penchant à gauche.

C'est moins grave cependant pour la gauche que ce que prévoyait le projet initial – projet auquel le gouvernement a dû renoncer en raison des protestations du PS parisien et de l'opposition du Conseil d'État. Dans l'entourage d'Annick Lepetit, on estime que « ça reste jouable ». La députée elle-même commente sur son blog : « Touchée, mais pas coulée ». ■

## Problèmes de freinage du métro à La Chapelle

**P**olémique entre la RATP (direction du métro) et le syndicat SUD à propos des nouvelles rames MF 2000 mises progressivement en service depuis juin 2008 sur la ligne 2 (Nation-Dauphine). Selon le syndicat, les conducteurs se plaindraient de difficultés au freinage. Les exemples les plus frappants qu'il cite sont survenus cet été : le 2 juillet, une rame avait manqué la station La Chapelle de 27 mètres, et le 27 juillet la station Stalingrad de 50 mètres.

Selon la direction, ces deux incidents étaient dus à des problèmes « exceptionnels » de graissage et non à des défauts du matériel. Mais d'autres incidents de freinage, moins spectaculaires toutefois, ont été signalés encore tout récemment par les syndicats. ■





## Vendanges, mode d'emploi

Le parcours du défilé traditionnel de la Fête des Vendanges, samedi 10 octobre, et toutes les autres animations qui marqueront les cinq jours de la fête.

Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Cinq jours de fête, du mercredi 7 au dimanche 11 octobre, pour célébrer les Vendanges 2009 à Montmartre et à la Goutte d'Or, avec un détour dans la vigne de l'hôpital Bretonneau, la treille des Jardins du Ruisseau, et d'autres lieux encore.

Beaucoup de musique, des concerts, des apéros chantants, des bals, pour cette 76<sup>e</sup> édition avec le cabaret des *Trois Baudets* en vedette, Aznavour en parrain et Anaïs comme marraine. Et aussi des expositions, des visites guidées, des conférences, des réjouissances "spécial mômes"... sans oublier les festivités traditionnelles : les stands de produits des terroirs, le feu d'artifice, la cérémonie des "non demandes en mariage" célébrées par notre maire.

Et bien sûr le traditionnel défilé, clou de la fête, le samedi.



Au programme cette année : le dimanche, des visites guidées de la vigne (que l'on voit ici avec l'œnologue qui en a la responsabilité, M. Francis Gourdin).

mations musicales, démonstration de capoeira, samedi de 10 h à 14 h sur le mail Belliard.

### Visites des vignes

- Vigne de Montmartre, le dimanche à 10 h, 11 h, 14 h, 15 h et 16 h.
- Vigne de l'hôpital Bretonneau, vendredi et samedi à 18 h 30 et 20 h 30.
- Vigne des Jardins du Ruisseau, samedi de 11 h à 17 h.

### Le défilé

Le traditionnel grand défilé avec la reine des vendanges, les confréries montmartroises, les groupes folkloriques, les fanfares, les p'tits Poulbotts... c'est samedi 10 octobre à partir de 15 h. Départ devant la mairie. Parcours : rues Hermel, Ramey, Custine, Caulaincourt, place Constantin-Pecqueur, rues Girardon, Saint-Vincent, arrêt devant la vigne, repartir par la rue des Saules, place Jean-Baptiste-Clément, rues Lepic et des Abbesses. Terminus place des Abbesses. 1 500 participants attendus, sans compter les spectateurs.

### Le feu d'artifice

Spectacle pyromusical en hommage aux artistes qui se sont produits aux *Trois Baudets*, il sera tiré depuis le square Louise-Michel, samedi à 21 h 30 précises.

### Les non-demandes en mariage

Célébrée pour la première fois par Daniel Vaillant il y a deux ans en souvenir de la chanson de Brassens, cette ludique cérémonie aura lieu de nouveau place des Abbesses, devant "le mur des Je t'aime", dimanche 11 octobre de 10 h 30 à midi.

Plus d'info : [www.fetedesvendangesdemontmartre.com](http://www.fetedesvendangesdemontmartre.com)

### Une plaque en mémoire de Raymond Souplex rue Cauchois

« Bon sang ! mais c'est bien sûr ! » Raymond Souplex (1901-1972), chansonnier et comédien, interprète du commissaire Bourrel dans l'émission télévisée *Les cinq dernières minutes*, aura une plaque apposée en son souvenir, 7 rue Cauchois, sur l'immeuble où il a vécu de 1937 à sa mort.

Déjà un mini-square, à l'angle des rues Damrémont et Marcadet, porte le nom de Raymond Souplex. ■

### Les expositions

• **Les artistes du 18<sup>e</sup>.** Expositions collectives de peintres et sculpteurs habitant le 18<sup>e</sup>, l'une à la salle paroissiale de l'église Saint-Pierre, l'autre organisée comme chaque année par l'association *Arkifuse* à l'espace UVA (9 rue Duc) sous le titre *L'Art en liesse*. Toutes deux ont commencé le 22 septembre et dureront jusqu'au 11 octobre.

• **50 ans de chansons avec Jacques Canetti.** Documents rassemblés par sa fille Françoise, présentant le parcours de ce découvreur de talents, créateur des *Trois Baudets* première version. (À l'hôpital Bretonneau.)

• **Ma musique, ma pochette.** Exposition de pochettes de disques réalisées par les musiciens eux-mêmes. (Aux *Trois Baudets*.)

• **Le grand défilé de la fête.** Photos noir et blanc d'Anne Boudard. (À la mairie.)

• **À table.** Photos des élèves du lycée hôtelier Belliard réalisées par les élèves du lycée d'arts appliqués Renoir. (À la bibliothèque de la Goutte d'Or.)

• **Café design Tolix.** Expo de mobilier métallique dessiné par la société Tolix équipant cafés et bars. (*Lavoir moderne parisien*, 35 rue Léon.)

• **Le vin blanc à l'affiche.** Double expo : les étiquettes réalisées par des artistes du quartier pour la "cuvée Goutte d'Or", vin offert par les vignerons bourguignons de Viré-Clessé ; et des documents retraçant le jumelage entre Montmartre et Viré-Clessé. (À l'*Échomusée de la Goutte d'Or*, 21 rue Cavé.)

• **L'histoire des cabarets de Montmartre.** Affiches anciennes des cabarets de Montmartre retraçant leur histoire, collection privée du propriétaire de *Chez ma cousine*, président du Syndicat d'initiative de Montmartre. (À l'*Espace Canopy*, 19 rue Pajol.)

• **Le grenier des Trois Baudets.** Expo-vente d'objets, affiches, disques, livres en rapport avec l'aventure des *Trois Baudets*. (Place Charles-Dullin, dimanche 11 de 10 h à 18 h.)

### Les conférences

• **Université Jacques Canetti.** Quatre tables rondes autour de Jacques Canetti et du métier de directeur artistique (jeudi 8 octobre, de 9 h à 16 h, aux *Trois Baudets*).

• **Le parcours Trois Baudets.** Visites guidées du Montmartre musical sur les pas de Brassens, Nougaro, Patachou, Vian, Brel, Mouloudji... Sur inscription au Syndicat d'initiative (21 place du Tertre, 01 42 62 21 21), vendredi 9, samedi 10 et dimanche 11, à 10 h, 14 h et 16 h.

• **L'histoire des cabarets de Montmartre.** Deux conférences, l'une racontant le temps du *Chat noir*, vendredi 9 à 16 h, l'autre celui du *Lapin agile*, samedi 10 à 16 h. (Restaurant *Chez ma cousine*, rue Norvins.)

• **L'Orient des sens.** Deux conférences, la première sur l'ivresse et le vin dans l'islam, vendredi à 19 h, l'autre sur les saveurs gourmandes de l'orient, samedi à 20 h. (Institut des cultures d'islam, 19 rue Léon.)

• **La vigne à Paris.** Histoire du vin à Paris, ancienne et actuelle, vendredi

9 et samedi 10 à 11 h. (Musée de Montmartre, 12 rue Cortot.)

### Le "spécial mômes" (interdit aux plus de 12 ans !)

• **Visite des Trois Baudets.** La salle et les coulisses, mercredi 7 octobre à 9 h, 10 h et 11 h.

• **Mon abécédaire en musique.** Spectacle donné par une soixantaine d'enfants des écoles de La Chapelle. Détournement à la Boris Vian des comptines d'autrefois. Jeudi 8 octobre à 14 h 30. (Théâtre de la *Reine blanche*, 2 bis passage Ruelle.)

• **Le bal des P'tits Poulbotts.** Bal réservé aux 6-12 ans, mercredi 7 octobre de 14 h 30 à 16 h 30, suivi d'un goûter offert par le lycée hôtelier Belliard. (À la mairie.)

• **La grande chorale des enfants des écoles.** Des centaines d'enfants des écoles du 18<sup>e</sup> interpréteront Brel, Brassens, Vian, Gainsbourg, Lemaire... vendredi à 17 h 30, square Louise-Michel. Parents autorisés.

• **L'école du goût.** Dégustation de sirops et de quelques douceurs, du vendredi au dimanche. (Jardin de l'église Saint-Pierre.)

• **Village de l'eau.** Animations proposées par *Eau de Paris*, de vendredi à dimanche. (devant le château d'eau de Montmartre, ça coule de source !)

• **Atelier abécédaire en musique.** Atelier de dessin autour de *Mon abécédaire en musique*, samedi de 10 h à midi, à la bibliothèque Maurice-Genevoix.

• **Parcours jeux.** Jeux géants, ani-



18<sup>e</sup>

DOSSIER

# FACE À L'AGGRAVATION DE LA PRÉCARITÉ

Diane Grimonet

La précarité et la pauvreté, si l'on peut dire, se portent bien : elles augmentent, et pas seulement depuis la crise financière internationale.

Des organismes publics, des associations diverses travaillent à venir en aide aux personnes et aux familles qui en sont victimes.

## Sur le front de la pauvreté : le Centre d'action sociale

« **O**n est un service d'urgence, on est au front, en contact direct avec le public et avec la précarité. » C'est ainsi que Patrick David présente le rôle du Centre d'action sociale de la rue Ordener. La crise, le directeur de la 18<sup>e</sup> section connaît. Et il l'a vu venir : « Dès 1992, alors que j'étais directeur dans le 11<sup>e</sup> arrondissement, avec les premiers licenciements d'ingénieurs informaticiens. »

Elle se caractérise aujourd'hui par une forte fréquentation des services sociaux. « On en est à recevoir 800 à 1 200 personnes par jour. Et une hausse continue des dépenses sociales. »

Patrick David a une règle qu'il brandit comme un slogan : « Pas un enfant dehors, je ne quitte pas mon bureau sans m'en être assuré. Le budget de l'aide sociale à l'enfance est passé de 1,5 millions en 2004 à 5,5 millions en 2008. Une part importante est consacrée à l'hébergement hôtelier. »

### L'hébergement, l'aide à l'enfance, etc.

On s'en doute : avec l'explosion des loyers, l'hébergement est le point noir de la précarité, généralement associée au chômage : « On voit des gens de 40 à 50 ans qui, en perdant leur emploi, perdent aussi leur logement. Et à Paris, perdre son logement est rédhibitoire. Si vous n'avez pas d'amis ou de famille, c'est la rue. »

« Le 18<sup>e</sup>, poursuit Patrick David, est le premier arrondissement en terme d'hôtels de tourisme et d'hôtels meublés. Et un arrondissement où les gens se retrouvent souvent en situation de rupture avec les tiers (famille, amis). Or les causes de rupture en 2007 concernaient déjà 27 % des personnes, 30 % aujourd'hui. Il y a huit ou dix ans, les gens pouvaient avoir de l'épargne, ils vivaient sur des réseaux familiaux et amicaux, ils pouvaient se maintenir dans le logement. Maintenant, ils se retrouvent expulsés et cela peut aller très vite. »

Le Centre d'action sociale de la Ville de Paris est un établissement public sous tutelle de la Mairie

de Paris : il distribue des aides municipales et départementales et travaille en partenariat avec la Direction de l'action sociale, de l'enfance et de la santé (DASES), le Samu social, les élus, les associations, Maison du droit, Espace insertion, et « même les plus petites d'entre elles, souvent proches des quartiers et des administrés », précise Patrick David.

Son action balaie une vie d'homme : « Nous nous occupons de tous les âges, depuis l'enfant jusqu'aux personnes décédées, par exemple l'enterrement des indigents. » Qui vient au centre ? « Des personnes seules, des couples sans enfants, des familles... pour des demandes d'aides de première nécessité : aide alimentaire, paiement du loyer, de l'électricité etc. »

### L'immigration est un choc

Évidemment, le 18<sup>e</sup> a une spécificité : une mosaïque de communautés qu'on ne retrouve pas partout à Paris. Au premier rang, une communauté importante originaire d'Afrique noire. En deuxième position la communauté maghrébine, puis les Asiatiques (Chinois, Sri-Lankais, Indiens du Pendjab), les Latino-Américains, les Haïtiens et enfin les nouveaux venus : Russes, Tchétchènes, Mongols... La Goutte d'Or est par tradition un quartier accueillant des immigrés.

Ces populations sont touchées au premier chef par la crise économique. Mais aussi, selon Patrick David, leur problème est qu'elles ne maîtrisent pas toujours la langue française. Or, l'insertion passe par la formation professionnelle et beaucoup ne savent ni lire ni écrire. Et il ajoute : « En outre, les migrants de l'Est ou d'Afrique arrivent dans des conditions physiques et psychiques déplorables qui nécessitent parfois des suivis en centre médico-psychologique. »

« Il faut le dire, commente-t-il, l'immigration est un choc, c'est notamment un choc culturel. Ainsi, par exemple, si une femme veut divorcer, il y a par-

fois des violences à la clé contre elle ou les enfants, ou des tentatives de suicide. » – « Que faites-vous dans ces cas-là ? » – « Je fais un signalement au procureur de la République ou je saisis des services sociaux spécialisés. »

Les immigrés sont loin d'être les seuls demandeurs d'aide au Centre d'action sociale. Il y a des jeunes diplômés, « notamment ceux qui sont en stage, peu, voire pas rémunérés, certains depuis deux ans, commente Patrick David. Il y a les "travailleurs pauvres". Il y a aussi les éternels oubliés (de leur entourage ou ignorés de leurs voisins dans les grandes villes), les personnes âgées qui viennent pour un titre de transport, une aide à domicile et dans le 18<sup>e</sup>, elles habitent parfois dans des appartements vétustes au sixième sans ascenseur. »

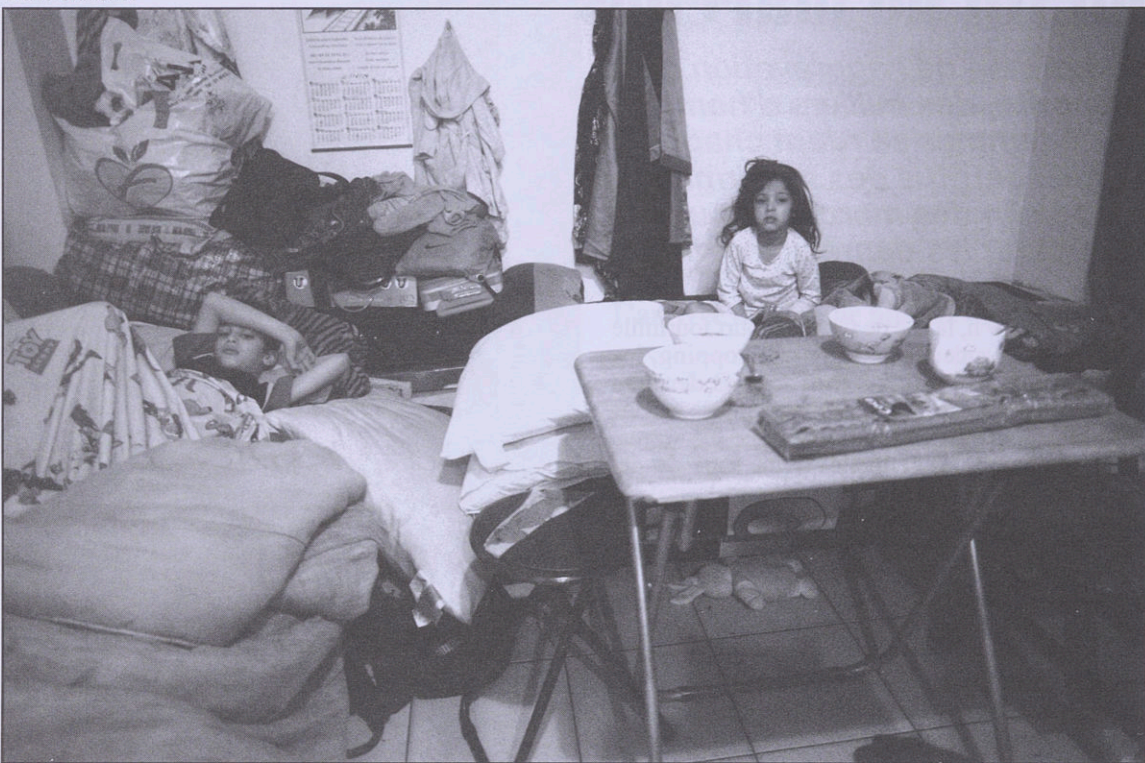
**Edith Canestrier**

□ 115 bis rue Ordener. 01 53 09 10 10. Ouvert du lundi au vendredi de 8 h 30 à 17 h.

### Le "Carré aux biffins" inauguré samedi 17 octobre

Le "Carré aux biffins" que la mairie du 18<sup>e</sup> installe avenue de la Porte-Montmartre, sous le pont du périphérique, sera inauguré samedi 17 octobre et non le 1<sup>er</sup> comme il était prévu initialement, la mise en place ayant pris un peu de retard. Dès les samedis 3 et 10 octobre toutefois, seront organisées des journées de sensibilisation et de popularisation de l'opération biffins en direction de la population.

Ce carré (voir notre dernier numéro) permettra aux biffins, ces héritiers des chiffonniers qui vendent des objets de récupération en marge du Marché aux Pucelles, d'exercer officiellement leur activité. Une centaine d'emplacements, avec bâches numérotées, ont été délimités. Ils pourront être utilisés, par rotation, chaque week-end par quelque trois cents biffins, dûment munis de cartes... ■





## Des "glaneurs" en fin de marchés

**Symptôme de l'aggravation de la précarité, des milliers d'hommes et de femmes se ruent chaque jour sur les débris des supermarchés ou à la fin des marchés pour y récupérer les denrées invendues.**

Samedi 19 h, la rue de Clignancourt fourmille de gens, occupés à faire du shopping, les courses ou encore à profiter des derniers rayons de soleil de ce mois de septembre sur les terrasses de café. Un samedi comme les autres. Tout d'un coup, les poubelles d'une supérette de hard discount sont disposées sur le trottoir. Une femme d'une trentaine d'années, bob vissé sur la tête, s'approche d'un pas pressé.

Au même moment, deux hommes portant de gros sacs plastiques traversent hâtivement la rue en direction de la benne où s'affaire déjà une vieille femme son caddie à la main. En moins de deux minutes, le container est fouillé de fond en comble par ces "glaneurs". Les produits périmés et jetés par le supermarché sont récupérés. Un instant plus tard, il ne reste rien, ils sont partis et la rue retrouve son apparente tranquillité.

### Beaucoup ont pourtant un salaire

On peut voir également les jours de marchés, boulevard Ornano ou rue du Poteau, nombre de



Fouad Houiche

ces glaneurs. Plus discrets, ils recherchent ce que les commerçants n'ont pas réussi à vendre et qu'ils ne prennent pas la peine de ramener avec eux. En général ce sont des fruits écrasés ou trop mûrs, des légumes bleus... plus rarement de la viande et du poisson. Souvent des commerçants, qui ont leurs habitués, mettent de côté les produits qu'ils ne vendront pas pour les donner aux glaneurs pendant ou à la fin du marché.

Une dame explique : «Avec ma retraite, c'est difficile de joindre les deux bouts.» En effet, beaucoup d'entre eux ont un salaire ou une retraite. Et d'après le rapport réalisé début 2009 pour le Haut Commissariat aux solidarités actives, la plupart des glaneurs disposent d'un logement.

Alors que les derniers clients quittent la place, que les dernières marchandises sont remballées par les commerçants, quelques personnes restent

là, slalomant entre les tas de débris.

Quelques pêches écrasées au sol et des tomates invendables, gisent ça et là. Les glaneurs tâtent, soulèvent les cagettes avec leur pieds, jettent des coups d'œil.

### «Il y a toujours quelque chose à prendre»

On vérifie la qualité du débris. «Il y a toujours quelque chose à prendre», confie un vieil homme en costume gris. En ce dimanche après-midi, entre l'étalage des marchandises et l'arrivée des équipes de nettoyage, lui aussi fait partie de ces précaires qui perpétuent une activité que le peintre Millet représentait dans *Les glaneuses*, comme l'illustration de la misère et des fractures sociales de son époque... au XIX<sup>e</sup> siècle.

Lilaafa Amouzou

## La distribution alimentaire de Notre-Dame-du-Bon-Conseil a rouvert ses portes

**C'est l'un des lieux associatifs qui dans notre arrondissement viennent en aide aux familles à faibles ressources.**

«Car j'avais faim et vous m'avez donné à manger.» La mise en pratique de ce précepte de l'Évangile selon saint Matthieu est réalisée à la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Tous les vendredis après-midi, de septembre à juin, à partir de 15 h 30, une "banque alimentaire" ouvre ses portes au 140 rue de Clignancourt, dans le sous-sol de l'église, et fournit à de nombreuses familles du quartier Amiraux-Simplon-Poissonniers des paniers de denrées alimentaires au prix symbolique de 1 €.

Dès le début de l'après-midi, Mme Faivre et d'autres bénévoles s'emploient à disposer sur des tables les denrées alimentaires de base (lait, beurre, céréales, conserves...). Celles-ci sont réparties selon le nombre de membres de chaque famille bénéficiaire et l'âge des enfants qui la composent. Les compotes et les crèmes au chocolat sont plutôt réservées aux petits bouts, tandis que les conserves de poissons seront privilégiées pour les adolescents. Le souci de l'équilibre alimentaire est constant.

La viande et le poisson surgelés sont, quant à eux, entreposés dans des congélateurs, pour ne pas rompre la chaîne du froid, en compagnie, pour cette première distribution de la rentrée, de feuilletés au fromage et à la tomate. Un compte exact de la distribution des produits carnés est effectué à chaque distribution, car rendu obligatoire par les dispositions légales en

matière alimentaire. Les interdits et préférences alimentaires sont respectés dans la mesure du possible.

C'est en priorité aux familles que s'adresse la distribution alimentaire, et selon certains critères bien précis. Toute famille qui souhaite faire partie des bénéficiaires de ce coup de pouce doit d'abord s'adresser au Centre d'action sociale de la mairie du 18<sup>e</sup> (115 bis rue Ordener), qui lui délivre une recommandation pour bénéficier de ces prestations si son revenu journalier disponible après dépenses de logement ne dépasse pas un certain plafond.

L'association gestionnaire (l'association Clément Myonnet) examine alors la situation de la nouvelle famille bénéficiaire, pour qu'elle puisse être prise en compte pour le vendredi suivant.

### Un "thermomètre" du quartier Simplon

La distribution du quartier Simplon est affiliée à la BAPIF (Banque alimentaire de Paris-Ile-de-France) qui la fournit en denrées par un camion hebdomadaire. Elle partage celui-ci avec une autre émanation des Conférences saint Vincent de Paul, le Relais de l'Évangile, situé 5 rue de l'Évangile. Ce qui représente une charge d'environ 1 400 euros par an (sa participation aux frais d'approvisionnement) qui s'ajoute aux 1 600 euros annuels de charge de camionnage.

La distribution alimentaire de la paroisse a restreint volontairement sa zone d'action au quartier

Amiraux-Simplon-Poissonniers pour des raisons pratiques. Les habitants du 18<sup>e</sup> domiciliés hors de cette zone sont priés de se rendre au Relais de l'Évangile.

Au-delà de sa mission caritative, la distribution alimentaire constitue un "thermomètre" de la vie du quartier. La grande majorité des familles qui en bénéficient sont logées au 131 rue des Poissonniers, immeuble qui connaît actuellement des travaux de réhabilitation (quarante-et-un "logements" vont être regroupés pour en faire seize aux normes de l'habitat social).

Le départ de certaines d'entre elles, relogées dans Paris pour la plupart, soulage quelque peu le travail des bénévoles, mais il reste encore beaucoup à faire. Actuellement, une quarantaine de familles viennent chercher un panier toutes les semaines, mais il est arrivé que la distribution alimentaire ait dû fournir ses prestations à près de 80 foyers.

Le week-end du 27 au 28 novembre, une collecte de denrées est organisée à l'Intermarché du boulevard Ornano-rue de Clignancourt. L'occasion de faire connaissance avec les bénévoles qui animent cette structure aussi indispensable à la vie de quartier que la nourriture l'est aux estomacs.

Fabrice Benoist

□ Pour les dons (ouvrant droit à un reçu fiscal à partir de 15 €) : chèques à l'ordre de la Fondation Jean-Léon Le Prévost, 140 rue de Clignancourt.



# Secours populaire : la solidarité continue

**Pour le Secours populaire, qui en deux endroits du 18<sup>e</sup> distribue des aides et des vivres, la crise ne date pas seulement des faillites bancaires de 2008. Depuis des années il constate une montée de la précarité et de la pauvreté.**



Diane Grimonet

«Des familles n'ont que 5 à 7 euros par jour...» (Photo extraite d'un reportage sur la précarité.)

«**D**e quelle crise parle-t-on ?», s'interroge Christophe Auxerre, secrétaire général de la fédération de Paris du Secours populaire français. Car pour lui le raz-de-marée de la misère ne date pas de l'automne 2008, quand la succession de faillites bancaires a essaimé au niveau mondial. Dès 2007 et même avant, on a vu la multiplication des populations faisant les fins de marchés pour s'alimenter ou se rendant dans les hard-discount qui bradent des yaourts dont la date de péremption est dépassée d'une journée.

L'augmentation des prix des loyers, de l'essence, des denrées alimentaires est arrivée bien avant les convulsions du système financier. Tout le monde se souvient des émeutes de la faim qui ont eu lieu en Égypte, au Sénégal ou en Haïti. Mais l'augmentation du prix des matières premières a aussi eu un impact chez nous. Les problèmes de pouvoir d'achat se sont retrouvés autour d'un frigo désespérément vide.

Conséquence : entre 2007 et fin 2008, le local de la rue Montcalm, qui distribue aux Parisiens des colis alimentaires, a vu le nombre de personnes bénéficiaires passer de 28 000 à 46 660, soit une augmentation de 30 %.

## Multiplier les collectes dans les magasins

«Dans tous les tracts que nous distribuons pour la collecte alimentaire, nous avons réécrit que nous avions besoin de pâtes, alors qu'on l'avait fait enlever en 2002», ajoute-t-il.

Face à l'augmentation des colis distribués, il y a deux attitudes possibles, soit couper les rations en deux, soit se retrousser les manches et multiplier les collectes dans les magasins. «Avant, nous en faisions tous les quinze jours, maintenant ces collectes ont lieu toutes les semaines, explique-t-il. Cela exige cinquante bénévoles de plus à mobiliser.»

Le Secours populaire a fait appel au ministère des Affaires sociales dont le programme alimentaire fournit des produits carnés. Ces produits devaient être livrés en septembre. Mais déjà en juin,

rue Montcalm, il n'y avait même plus une arête de poisson à distribuer. La fédération a donc décidé d'acheter viande et poisson car, compte tenu des problèmes sanitaires, les collectes ne peuvent en fournir. Elle a fait appel aux dons d'argent. Ce sont 20 000 € qu'il faut trouver.

«Quand on a des gens en face qui n'ont rien à manger, et qu'on leur dit qu'on n'a que des pâtes, du riz, du couscous et du lait...» C'est la raison pour laquelle le Secours populaire a décidé l'année dernière d'acheter des produits frais. «On ne peut pas faire quarante mille colis et se dire que les gens vont mourir trop tôt à cause de leur régime alimentaire.»

## Bien plus qu'une distribution

L'association a adopté une position de combat. «On a besoin de bras, d'argent, d'entreprises qui nous aident.» Christophe Auxerre précise que le Secours populaire est une association de solidarité populaire qui n'agit pas dans l'entraide individuelle mais dans la solidarité collective.

Il distribue des colis à des familles qui n'ont que 5 à 7 € par jour pour vivre, une fois que toutes les factures sont réglées. L'aide alimentaire correspond à 100 ou 150 € de produits deux fois par mois sur quatre à cinq mois dans l'année. Mais le colis n'est pas gratuit : son prix, certes modique, est adapté à la situation sociale du bénéficiaire.

La Cour des comptes européenne a entrepris un audit. Rien de plus normal dans la mesure où une partie de l'aide provient de l'Union européenne. Un Luxembourgeois est venu rue Montcalm voir comment ça se passait. Il se demandait si des distributions de bons d'achats ne vaudraient pas mieux que des colis alimentaires. «Non, car on ne fait pas qu'une distribution, on leur apporte bien plus que ça. La solidarité, l'entraide, ça existe», assène Christophe Auxerre. Le Luxembourgeois a vu que ça rigolait, que ça se faisait la bise...

Le Secours populaire propose aussi à ses bénéficiaires de partir en vacances. Un enfant sur trois

ne part pas. L'année dernière, 42 % des adultes ne partaient pas en vacances, cette année le taux est passé à 50 %. «Et ce n'est pas parce que le temps est pourri», remarque Christophe Auxerre. Les familles qui vivent à l'hôtel ont peur de perdre leur chambre si elles s'absentent quelques jours.

«On fait en ce moment un effort pour favoriser un réseau de familles d'accueil pour les vacances. C'est une initiative qui prend, mais ça demande du temps. L'exemple de ces familles montre qu'il y a vraiment de la générosité.»

## L'arrivée de SDF de plus de 60 ans

Nouveauté aussi : l'arrivée de personnes sans domicile fixe âgées de plus de 60 ans. L'espérance de vie d'un SDF étant de 48 ans, cela veut dire qu'il y a des personnes plus âgées qui sont jetées dans la rue.

L'équipe de «maraude» qui, le jeudi soir, sillonne les rues pour venir en aide aux sans-domicile-fixe s'est rendu compte que, dès l'après-midi, les SDF sortaient les poubelles sur la chaussée pour réserver une place à la voiture du Secours populaire. «Ces gens-là nous attendent, et même s'ils vivent sur un trottoir, ils nous invitent chez eux.»

Une mission est partie à Saint-Petersbourg pour amener des sous et deux tentes chauffées pour les personnes dormant dans la rue. Là-bas il fait -30° l'hiver. La mission avait dans sa besace des cartes postales de Paris écrites par des SDF parisiens. «Des petits moments de bonheur...», sourit Christophe Auxerre. La pauvreté et l'extrême pauvreté génèrent la honte et le repli sur soi. Quand tu as quelque chose qui te montre un petit bout de tour Eiffel, un petit bout de ton monde, c'est symbolique mais c'est énorme.»

Quelquefois, il suffit d'un rien. Les personnes en difficultés ne demandent pas la lune, juste être comme tout le monde. Une fois réglé un problème d'endettement, de facture impayée, certains rebondissent. «Pour nous, ne pas revoir les gens peut être une victoire. Mais trouver la bonne clé ou le bon levier, peut prendre du temps, c'est pour cela qu'il faut de l'argent. S'il suffisait de gaver les gens pour les sortir de la misère, ça se saurait.»

L'être humain n'étant pas un ventre sur pattes, le Secours populaire propose aussi des sorties au musée pour des personnes qui ne les fréquentent pas habituellement par manque d'argent, ou parce qu'elles pensent que ce sont des lieux «réservés aux riches».

## S'organiser collectivement

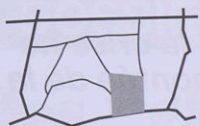
Pour gagner la bataille, le SPF doit passer deux caps. Le premier est financier. Et ce n'est pas simple car, dans le paysage institutionnel, les associations comme le Secours populaire font un peu tache dans la mesure où elles posent des questions à la société. Elles demandent de l'argent et elles n'appellent pas à voter pour qui que ce soit.

Deuxième cap : le sens que peut prendre la solidarité. «Ici, on essaie de sortir les gens de la logique de l'assistanat, on ne fait pas nos bonnes œuvres. Ce n'est pas parce qu'on est en difficulté qu'on ne peut pas s'organiser collectivement.»

Il y a des endroits où des donateurs du SPF, parce que l'entreprise où ils travaillaient a fermé ou a été délocalisée, sont devenus bénéficiaires à leur tour. «Il ne faut pas lâcher l'aspect solidarité, il faut être présent auprès de ces personnes qui se disent qu'elles ne finiront pas l'année.»

Nadia Djabali





## Les repas gratuits de la rue Polonceau

**Le ramadan, qui vient de se terminer, est pour les musulmans un moment de solidarité et aussi d'ouverture aux autres. Rue Polonceau, une association distribue, depuis huit ans, plus de dix mille repas pendant le mois sacré.**

Un jour de ramadan comme les autres, au 33 rue Polonceau à la Goutte d'Or. Il est 18 h, une trentaine de personnes attendent devant le local de l'association des *Parents d'élèves maghrébins en France*. Bientôt la porte s'ouvrira et les bénévoles commenceront la distribution des repas pour la rupture du jeûne. Les gens viennent avec leurs récipients et repartent avec une, deux, voire dix portions. Le menu complet comprend un plat principal, de la soupe, du pain et des fruits frais. Cinq à six personnes s'activent en coulisse. L'organisateur se nomme Moustafa El Hamdaoui, imam à la mosquée Polonceau.

«Nous organisons ces repas depuis le début des années 2000, relate M. El Hamdaoui. Avant, nous disposions d'un local et les gens pouvaient manger sur place, aujourd'hui les plats sont à emporter, mais le volume reste le même, six cents à sept cents repas par jour.» Un volume impressionnant qui, rapporté au mois, tourne autour de treize mille repas. Un tour de force aussi car ce sont deux cents ou trois cents litres de soupe qui sont distribués chaque soir.

En cuisine, pour préparer les gamelles de 100 litres, la tâche n'est pas aisée. «Je suis vigilant sur les questions d'hygiène. Seuls ma femme et moi préparons la soupe, explique l'imam. Cela prend quatre heures de



Stéphane Bardinnet

préparation et une grosse bouteille de gaz tous les deux jours.»

Pendant ce temps, dans la rue, la distribution a commencé dans une ambiance décontractée. Sur cette petite place règne une atmosphère de village qui joue beaucoup dans le succès de cette distribution. Les bénévoles, essentiels pour assurer l'accueil, la fourniture et la préparation des ingrédients, saluent à tout va.

### Incomparable harira

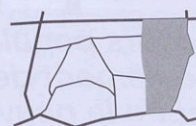
Dans la queue, on croise beaucoup d'habitues. Saïd, la quarantaine, habite seul, il explique qu'il travaille et n'a pas le temps de préparer ses repas, alors il vient à la distribution. Depuis huit ans. Même s'il habite désormais au métro Alésia, il fréquente toujours la rue Polonceau. «Je pourrais me rendre facilement à la Mosquée de Paris,

à trois stations de chez moi, mais je préfère venir ici. Il revient pour notre harira», ajoute l'imam avec malice.

L'esprit d'ouverture du ramadan est bien présent et les bénévoles en sont fiers. «Ici, c'est comme une famille qui accueille tout le monde, il n'y a pas que des musulmans, on croise aussi des Hindous ou des Français européens, nous accueillons tout le monde», énonce M. El Hamdaoui.

Mais, bien sûr, ce sont surtout les difficultés matérielles qui attirent autant de monde, telle cette dame sans papiers qui vient du Val-d'Oise et élève ses deux enfants avec 10 euros par jour. La distribution offre un moment agréable à ces personnes. Saïd se déclare «prêt à venir toute l'année si c'était possible». La solidarité a de l'avenir.

Stéphane Bardinnet



## Ténèbres sur la cité Charles-Hermite

Thierry Gil, responsable de l'Association Charles-Hermite, nous a envoyé copie d'une lettre adressée le 14 septembre à Daniel Vaillant :

«Depuis début août, les habitants de la cité Charles-Hermite sont dans le noir complet dès la nuit tombée. Ceci concerne les rues Charles-Hermite, Gaston-Darboux, Gaston-Tissandier, Émile-Bertin et Charles-Lauth. Il semblerait que des actes de vandalisme sur les boîtiers électriques soient à l'origine de ces désagréments.

«Quel qu'en soit le motif, il est incompréhensible qu'une mairie laisse ses administrés pendant plus d'un mois dans une telle situation... Les habitants craignent, à raison, pour la sécurité de leurs biens et de leurs personnes, et la circulation automobile est rendue délicate. Cette situation conforte certains riverains dans leur avis que la mairie délaisse cette partie du 18e, en attendant la fin lointaine des multiples travaux en cours dans le quartier [tramway, prolongement de la ligne 12 de métro].»

À la mairie, on indique que Daniel Vaillant était intervenu dès le 10 septembre au sujet de l'éclairage dans ce secteur auprès du directeur de la voirie pour le 18e. Celui-ci affirme que les lampadaires sont réparés au fur et à mesure des dégradations. Mais, dès qu'une réparation est faite, ils sont à nouveau vandalisés.

La mairie a demandé à la société chargée de l'éclairage public, Citélum, de lui soumettre un devis pour sécuriser les quatorze consoles de la rue Charles-Hermite : mise en place de coffrets anti vandalisme et protection des câbles par des goulottes en acier. ■

## L'Olympic-café ouvre de midi à minuit maintenant

L'Olympic-café, le bar-lieu de concerts du 20 rue Léon, innove. Il est, depuis fin septembre, ouvert de midi à minuit, alors qu'il était jusqu'alors fermé dans la journée, n'ouvrant qu'à 18 h pour l'apéro.

L'Olympic fait restaurant à midi avec une formule alléchante : un mafé avec bananes plantain et un café pour 5 €, prix de lancement jusqu'à Noël. La formule devrait passer à 7 € par la suite, moins cher toutefois que les repas du soir à 11,50 €.

Économies, économies. S'il vous reste quelque menue monnaie, vous pouvez déguster la cuvée Goutte d'Or, vin blanc, rappelant le temps où les vignes poussaient à la Goutte d'Or, vin doré venant de Viré-Cessé en Bourgogne et mis en bouteille à l'occasion de la fête des Vendanges 2009. Il vous en coûtera 18 €, mais il est très bon et vous pourrez garder l'étiquette collector, dessinée par Babarama, un artiste du quartier. ■

## Presque plus de journaux livrés au kiosque Barbès

Depuis les vacances, on ne trouve presque plus de journaux au kiosque du métro Barbès, et cela à cause du désordre créé par les tristement fameux «Malboro Malboro» (voir le 18e du mois, mai 2009) et de l'inaction de la police face à ce phénomène.

La présence quotidienne, du matin au soir, de dizaines et dizaines de ces vendeurs de cigarettes de contrebande, a convaincu depuis deux ans la plupart des habitants du quartier de ne plus passer par le terre-plein où est situé le kiosque et d'emprunter une autre entrée du métro. Résultat : le chiffre d'affaires du kiosque a baissé d'environ 60 %.

«C'est infernal, nous confie M. Lebcher, titulaire du kiosque. Je les ai comptés il y a quelques jours, ils

étaient 142 à faire barrage aux passants, sans compter les trafiquants de drogue et les pickpockets que cette situation favorise.» Il s'est adressé de nombreuses fois à ce sujet au commissaire Pecquet, ainsi qu'à la mairie du 18e, sans réaction de leur part.

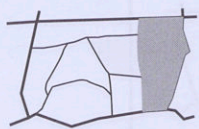
Il s'est trouvé incapable de payer les avances réclamées par les NMPP (Nouvelles messageries de la presse parisienne, par où passent la plupart des journaux). Du coup, les NMPP ont cessé de livrer. Les discussions entre les deux partenaires, jusqu'en septembre, n'ont pas pu aboutir à un accord. De ce fait, le kiosque ne reçoit plus que la presse étrangère et les quelques magazines et journaux distribués par les MLP (Messageries

lyonnaises de presse), concurrentes des NMPP.

Beaucoup pensent que cette situation résulte d'une volonté de la police de maintenir des «abcès de fixation», afin d'éviter la dispersion de ces problèmes ailleurs, et en considérant comme négligeable la situation des habitants des quartiers touchés. Le même problème se rencontre autour du métro Château-Rouge (voir p. 2 la lettre d'une de nos lectrices). Quand il n'y avait que quelques vendeurs ou vendeuses à la sauvette, on pouvait trouver cela tolérable (car après tout il ne s'agit pas d'un délit grave). Mais la croissance de leur nombre depuis un an pose un sérieux problème d'ordre public.

N. M.





## Rue Buzelin, retour sur les lieux

**Dominique Delpirou, de notre équipe de rédaction, retourne avec son père dans la rue, à la limite du quartier de La Chapelle, où ils ont vécu jadis.**

Une rue du quartier de La Chapelle, à la limite extrême de l'arrondissement. Coincée entre la rue Riquet et la rue de Torcy. Si on traverse le pont, juste à côté, qui enjambe les voies ferrées, c'est le 19<sup>e</sup> : frontière invisible qui ouvre sur un autre village, un autre territoire. «*Là-bas, ce n'est pas comme chez nous*», disait mon grand-père. Une petite rue toute droite, bordée d'immeubles de quatre ou cinq étages plutôt tristounets, sans édifice remarquable ni maison de caractère. C'est la rue Buzelin, une rue ordinaire et tranquille.

C'est là que mon arrière-grand-père, Pierre Delpirou, un ouvrier agricole qui auparavant louait sa force de travail du côté de Murat dans le Cantal, est venu habiter à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La surpopulation en Auvergne et la chute des prix agricoles l'avaient contraint à émigrer et, comme beaucoup de ses compatriotes, il était parti à la conquête de la capitale, rejoignant sans doute la petite communauté cantalienne qui s'était installée dans les marges orientales de l'arrondissement.

### L'odeur du charbon

Habités aux grands espaces et farouchement individualistes, ces hommes aspiraient rarement à devenir ouvriers ou employés. Ils n'étaient donc pas attirés par le développement du chemin de fer et les besoins en main-d'œuvre, mais plutôt par l'existence de logements bon marché dans ce secteur dont l'urbanisation était récente.

En 1910, La Chapelle était le quartier de Paris, avec celui de La Roquette dans le 11<sup>e</sup>, qui comptait le plus grand nombre d'Auvergnats.

Mon grand-père, qui a longtemps travaillé de l'autre côté du pont, aux Pompes funèbres municipales, au 104 rue d'Aubervilliers (bâtiment aujourd'hui devenu établissement culturel), a vécu rue Buzelin jusqu'à sa mort.

Quant à mon père, un autre Pierre, que le hasard a fait naître, en 1921, à l'autre bout de l'arrondissement, rue des Cloys, il est resté fidèle à la rue Buzelin pendant la plus grande partie de sa vie. Mon passage y fut plus court : dix ans tout de même, de 1958 à 1968, à respirer l'odeur du charbon, écouter le sifflement des locomotives à vapeur, observer les manœuvres sur les ponts tournants.

### À l'écart des bouleversements

Été 2009. Retour sur les lieux. Premier étonnement pour mon père et moi. Alors que le quartier de La Chapelle a connu ces dernières années des transformations importantes, la



Dominique et son père devant le 3 rue Buzelin, où ils habitaient jadis.

rue Buzelin est demeurée à l'écart de ces bouleversements. Son allure générale est celle que nous avons connue. Un seul immeuble de construction récente, à l'angle de l'impasse Molin. Tous les autres ressemblent à ceux qu'on peut voir sur les cartes postales des années 1900. Je les ai connus plus noirs dans les années 1960.

Très vite cependant, la perception s'affine et le travail de la mémoire nuance la première impression. Ce qui frappe d'abord, surtout mon père évidemment, c'est le changement d'ambiance.

«*Lorsque j'étais enfant, la rue nous appartenait. Aux beaux jours, les gens faisaient la causette sur les trottoirs en prenant le frais. Les gamins jouaient au ballon. Pas de risque de se faire écraser. Les seules voitures étaient des voitures à bras ou de livraison tirées par des chevaux. L'automobile n'était pas arrivée jusqu'ici. À toute heure, le spectacle était dans la rue. On se précipitait à la fenêtre dès qu'on entendait le flutiau aigret du marchand de fromages accompagné de ses biques ou les cris lancinants des petits métiers, ramoneur, rémouleur, rétameur, rempailleur, vitrier, marchand d'habits, de chiffons et de ferrailles...*»

### Le petit commerce florissant

Il reste pourtant un je-ne-sais-quoi de cette atmosphère bon enfant. Est-ce que cela tient à la présence de quelques artisans qui travaillent dans leurs ateliers, toutes portes ouvertes, le bois ou le fer ? À la nonchalance de quelques piliers de bar qui dégustent un pastis en profitant des derniers rayons du soleil ?

Les bars, parlons-en. «*Il y en avait quatre dans les années 1930, se sou-*

*vient mon père. Un à chaque coin de rue. Plus les marchands de vins et de charbon, les bougnats, où l'on pouvait prendre un verre. Chacun avait sa clientèle. Nous, on allait au 1, chez Lallemant, en revenant du boulot, boire un petit blanc ou, plus rarement, une Suze, un Byrrh ou un Mandarin. C'est là qu'on a fêté ta naissance.*»

Le café a disparu et l'immeuble aujourd'hui est sur le point de s'écrouler.

«*D'une manière générale, le petit commerce était florissant. Tout était à portée de main, la blanchisseuse, le cordonnier, la mercière, le boucher, le boulanger, la marchande de frites, le coiffeur, le Familistère.*»

Devant mon air interrogateur, mon père précise : «*À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Docks de Reims, des maisons d'épicerie en gros, voyant leurs clients de détail diminuer, ont décidé de s'associer. Cela a donné les succursales à l'enseigne du Familistère. Elles ont essaimé un peu partout. C'était le début de l'épicerie moderne.*»

### La "rue du Chemin de fer"

Nous continuons notre marche. Un temps d'arrêt. «*Tu vois, là, il y avait un tailleur dans un minuscule atelier. J'allais à l'école de la rue de la Guadeloupe avec son fils. On ne l'a pas revu après la guerre, ni lui ni sa famille.*»

Nous voilà maintenant devant le 3 rue Buzelin. C'est là que nous habitions. Au troisième, puis au premier. L'immeuble a d'abord appartenu à la famille Buzelin qui a donné son nom à la rue, puis il est devenu, comme beaucoup d'autres dans la rue, propriété de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. D'ailleurs,

on appelait notre rue "la rue du Chemin de fer".

La plupart des gens qui vivaient là étaient des gens modestes, des cheminots ou des employés du gaz (l'usine à gaz était toute proche).

Mon père veut entrer dans le hall. La loge de la concierge est toujours là, transformée en chambre à louer. Au fond de la cour, des vélos, beaucoup plus légers que ceux que mon père enfourchait pour aller porter les plis dans tous les coins de l'arrondissement. On pourrait prendre l'escalier qui mène aux étages, comme autrefois, mais quelque chose nous retient.

### Ali à sa fenêtre

Quand nous ressortons, des voix du Maghreb se font entendre à l'intérieur du café, juste à côté. Mon père me montre l'immeuble en face. «*C'était un hôtel meublé où sont venus les premiers Algériens dans les années 1920. Ils louaient des chambres au mois. Je me souviens d'Ali à sa fenêtre, toujours impeccablement mis, qui nous faisait un petit signe de la main.*»

Je n'ai pas connu Ali. Trente ans plus tard, l'époque était plus troublée : c'était le temps de la guerre d'Algérie. J'avais 10 ans, j'arrivais de la calme province périgourdine et me trouvais plongé dans une ambiance de règlements de comptes et de répression. Pourtant, ce ne sont pas des images de guerre qui me restent aujourd'hui, mais celle d'un beau visage buriné. Le visage d'un Algérien anonyme penché à sa fenêtre. Une belle connivence, non ?

Dominique Delpirou

## Escap'art junior et senior à Canopy : nouvelle saison

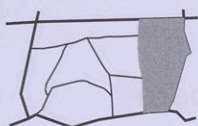
Escap'art reprend pour la saison à l'espace Canopy. Inventé fin 2007, Escap'art seniors offre aux personnes âgées des escapades mensuelles dans les musées. Rendez-vous dans la galerie, 19 rue Pajol, départ en voitures et visites guidées d'expositions temporaires.

Plus jeune d'un an, Escap'art juniors se déroule sur place avec des ateliers le mercredi (10 h à 11 h 30 pour les 6-10 ans et 14 h à 16 h pour les 11-14 ans). Il s'agit de découvrir l'art en s'amusant et créer une œuvre soi-même. Arts plastiques l'an dernier, art musical cette année.

01 40 34 47 12. info@labelette.info



Chapelle



## Apprendre la cuisine à l'italienne

Alba Pezone enseigne, impasse du Curé, ce qu'elle sait (et elle sait presque tout) sur la cuisine italienne.

Dès l'entrée, une odeur gourmande vient chatouiller les narines. Sur le coin du feu, une marmite de soupe aux haricots mijote depuis deux heures. Alba Pezone a entamé les préparatifs bien avant l'arrivée des apprentis cuisiniers qui fréquentent son atelier : «Avec des haricots frais, cette soupe cuit en trente minutes, mais quand les haricots sont secs comme en ce moment, il faut au moins trois heures», explique-t-elle avec un joli petit accent ensoleillé, souvenir de son Italie natale.

Depuis cinq ans, elle initie à la préparation et à la dégustation des plats de son enfance les amateurs qui s'inscrivent à ses ateliers.

### Une cuisine ultramoderne

Elle les a d'abord reçus chez elle, dans son appartement du boulevard Ornano aménagé pour la circonstance, mais ce n'était vraiment pas pratique. Dès qu'elle a pu, en octobre 2008, elle a aménagé un local magnifique au fond de l'impasse du Curé, près de Marx-Dormoy : une vaste salle à manger juxtaposant avec originalité meubles anciens et modernes sous une grande verrière pour la dégustation, une belle cuisine ultramoderne avec un grand plan de travail pour la préparation.

L'aboutissement d'un choix audacieux. Auparavant, Alba était conseil en entreprise et gagnait très bien sa vie. C'est d'ailleurs ce qui lui a donné les moyens de se reconverter, en passant par une formation sérieuse à l'école Grégoire Ferrandi de la Chambre de commerce de Paris : un CAP de cuisine et un autre de pâtisserie, un stage de cuisine dans l'un des plus grands restaurants gastronomiques de la capitale, le Grand Véfour, et, depuis, une formation continue sous forme de stages en Italie.

### Pour raconter son pays

«J'ai fait de ma passion mon métier. À travers ce travail, je parle de l'histoire et de la culture de mon pays.» Elle a d'ailleurs appelé son école *Parole in cucina*. Une école plutôt qu'un restaurant pour raconter, justement, pour rencontrer des gens curieux des traditions italiennes : «dans un restaurant, on ne choisit pas ses clients et l'on n'a pas le temps de discuter avec eux».

Elle continue de faire du conseil pour des marques et des restaurants italiens, mais elle consacre le plus clair de son temps à la cuisine. Elle accueille des groupes d'entreprises, mais aussi, le mardi et le jeudi, des



Alba Pezone faisant son marché boulevard Ornano.

particuliers par groupe d'une dizaine de cuisiniers amateurs, expérimentés ou pas, «ce qui compte, c'est l'envie de faire ; je n'organise pas de groupes par niveaux».

Les passionnés (il faut l'être, car, comme tous les cours de cuisine, ça coûte cher) s'inscrivent sur internet, en fonction de leurs disponibilités, et aussi de leurs goûts, car Alba annonce à l'avance les menus qui seront préparés. Aujourd'hui, par exemple, c'est un voyage en Toscane : «une cuisine paysanne, goûteuse, à base d'ingrédients simples». Une autre fois, les papilles de ses élèves iront faire un tour à Naples ou en Sicile pour des plats plus élaborés, plus «aristocratiques».

### Curcuma, cannelle et cacao

Les élèves se relaient pour pétrir des gâteaux, préparer les pâtes maison. Alba veille à tout : elle rattrape discrètement les œufs qui s'échappent du puits de farine, montre comment fariner les pâtons avant de les introduire dans la machine à former les pâtes, et comment, à la sor-

tie, récupérer délicatement sur le dos de la main les pâtes sans les déchirer : «Il faut regarder et faire pour apprendre.»

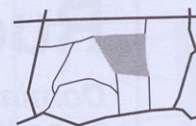
Elle suggère aussi d'autres recettes à partir de celles du jour : «Aujourd'hui, on a ajouté du curcuma à la farine et aux œufs, mais si vous faites des pâtes pour accompagner du gibier, pensez au cacao non sucré, ou à la cannelle pour aller avec le foie gras...»

Surtout elle raconte et fait raconter, interrogeant chacun sur ses expériences, ses impressions, ses goûts, tutoyant tout le monde avec gentillesse. Tant et si bien que les élèves, qui pour la plupart ne se connaissent pas à l'arrivée, sont presque devenus des amis quand ils se mettent à table pour déguster le bon repas soigneusement préparé et arrosé, bien sûr, de vins italiens choisis.

Marie-Odile Fargier

□ Pour s'inscrire : [www.paroleincucina.com](http://www.paroleincucina.com). Ateliers les mardis et jeudis de 18 à 21 h : 90 € la séance, 400 € les cinq, cours et repas compris.

Simplon



## Échec à Orange rue des Portes-blanches

Pas d'Orange aux Portes-blanches : les locataires de la résidence du 6 rue des Portes-blanches ont empêché, le lundi 7 septembre, l'installation par les opérateurs d'Orange d'une antenne relais UMTS de troisième génération sur le toit de l'immeuble.

Dès 7 h du matin, une trentaine de résidents, alertés par l'avis obligatoire de travaux qui avait été affiché, bloquaient la rue quand le camion-grue est arrivé. Des militants de l'association *Robin des toits*, ainsi que Sylvain Garel, élu Vert du 18e et coprésident du groupe au Conseil de Paris, étaient venus en renfort.

Quatre heures de face-à-face et le camion est reparti bredouille. Déjà en juin, les locataires avaient empêché, de la même façon, la pose de cette antenne. Orange, toutefois, devrait persister car il a l'accord de la com-

### Un jugement

La justice a été sollicitée de nombreuses fois sur la question des antennes. Parmi les jugements récents : le 11 août dernier, sur plainte d'un habitant de Paris 13e, un tribunal a interdit la pose d'une antenne relais Orange avant qu'elle soit installée.

mission de la Mairie de Paris chargée de donner son aval pour toute nouvelle installation.

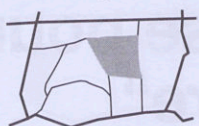
Accord de la commission, mais avis négatif de la mairie du 18e et opposition des locataires concernés. «Il y a bien eu concertation, mais nous avons refusé l'antenne avant le passage à la commission et après. Nous avons écrit à sa présidente, Anne Hidalgo, sans réponse d'ailleurs», signale Marcel Delmas, président des *Jardins des Portes-blanches*, amicale de locataires, et délégué de l'association CLCV (Consommation, logement et cadre de vie).

### Principe de précaution

Marcel Delmas, qui demande que soit observé le principe de précaution quant à la pose de puissantes antennes, fait également remarquer que les propriétaires d'immeubles reçoivent une redevance importante par antenne installée d'où leur empressement à les accepter. «Les locataires, eux, doivent subir et il n'est pas question, semble-t-il, d'utiliser tout cet argent pour diminuer leurs charges ou améliorer leur cadre de vie. Nous ne pouvons que bloquer les camions, retarder l'échéance et espérer une nouvelle réglementation», ajoute-t-il. ■



Simplon



## La fausse bonne idée de la Poste au métro Simplon

**Il est envisagé de faire distribuer les colis et recommandés au guichet du métro. Réaction d'une usagère : «Ce serait déjà bien s'ils vendaient des tickets de métro !»**

Pouvoir aller chercher ses colis et recommandés dans une station de métro, ouverte de 5 h à 0 h 30 et située à moins de cinq minutes de chez soi peut, a priori, sembler une bonne idée. Les modalités : l'avis de passage du facteur comporterait un numéro de téléphone (gratuit ou non surtaxé de préférence, merci). À charge pour le destinataire de communiquer par téléphone son choix quant à l'endroit où il veut retirer l'envoi proprement dit, soit au guichet de la Poste, soit à la station de métro. L'objet serait alors mis en instance à l'endroit choisi (mais dans quels délais ?).

Mais cette expérience génère une

véritable levée de boucliers, tant du point de vue des postiers que des agents de la RATP. Une lettre de lecteur parue dans le 18e du mois en septembre avait déjà fait part de cette expérience envisagée, en se demandant à juste titre si elle valait la peine d'être tentée. Ian Brossat, président du groupe communiste au conseil de Paris, a enfourché ce cheval de bataille pour faire part de son inquiétude et a distribué des tracts à plusieurs reprises au métro Simplon en compagnie de syndicalistes CGT de la Poste et de la RATP.

Les agents de la RATP font remarquer qu'ils sont une entreprise de

transport, sans réelle vocation à assurer un service postal. Sans oublier que les envois en instance comportent parfois des chéquiers, des cartes bleues, courriers "sensibles" dont la sécurité ne serait pas la même en station de métro qu'au sein d'un bureau de poste. Chez les postiers, une pétition auprès des agents du courrier de l'arrondissement a récolté plus de 190 signatures contre le projet.

### Menaces sur l'emploi

Des risques d'allongement des délais d'acheminement des recommandés administratifs sont également envisagés. Sans oublier le surcroît de

travail imposé aux agents chargés du courrier. À terme, des menaces sur l'emploi sont également évoquées. Ian Brossat déplore quant à lui l'absence de concertation avec les élus de la part des directions des deux entreprises publiques.

Aux dernières nouvelles, l'expérience, qui devait débiter le 1er septembre au métro Simplon, a été repoussée au 26 ou au 28 octobre.

Mais le mot de la fin devrait revenir à une dame, qui a justement fait remarquer à Ian Brossat qui lui tendait un de ses tracts : «Ce serait déjà bien s'ils vendaient des tickets !»

Fabrice Benoist

Clignancourt



## L'école de jazz de la rue Doudeauville menacée d'expulsion

**Prise entre les coûts d'une mise aux normes et une opération immobilière, la plus ancienne école de jazz en France risque l'expulsion.**



Photos Joanne Mariner

Dans une des salles du CIM.

La rentrée est porteuse d'incertitudes pour le CIM. Depuis trente ans, le 18e abrite la première née des écoles de jazz en France. Fondée en 1976, le CIM (sigle qui signifie *Centre d'information musicale*) occupe 1 500 m<sup>2</sup> au 83 bis rue Doudeauville. C'est un fantastique dédale de niveaux avec une cour intérieure, des reliefs de décoration d'un ancien grand magasin, "la Maison dorée", et des recoins qui ouvrent sur une foultitude de salles de répétition. Des locaux pleins de vie, patinés et défraîchis, qui ont vu passer de prestigieux étudiants. Mais ce succès d'estime n'assure en rien l'avenir.

Voici un an que le bail de l'école

n'a pas été renouvelé. Le gestionnaire actuel des lieux, la Régie Immobilière de la Ville de Paris (RIVP), veut le départ de cette école dont les locaux éclatés, à cheval sur deux immeubles, gênent le remembrement et la réfection de cet îlot situé entre le boulevard Barbès et les rues Doudeauville et Custine.

### "Vente à la découpe"

Les locaux du CIM font en effet partie d'un vaste bloc d'immeubles qui comporte aussi quelque trois cents logements et des commerces. En 2003, la société Transimmeubles avait acquis tout cet ensemble. Les locataires, à ce moment-là, se sont

aperçu que cette société visait seulement à effectuer une "vente à la découpe" : revendre au plus vite les appartements au détail, en réalisant au passage un très juteux bénéfice.

Les locataires se trouvaient placés devant l'alternative suivante : ou bien acheter leur appartement au prix fixé par Transimmeubles, ou être chassés à la prochaine échéance de leur bail.

Ils se sont organisés pour lutter, ont obtenu l'appui de la Mairie de Paris. Et celle-ci a fait racheter tout l'ensemble immobilier par un organisme public, la Caisse des dépôts et consignations (CDC), en vue de le transformer en logements sociaux gérés par la RIVP.

Mais la CDC a entrepris de remembrer et rénover cet ensemble. Les locaux du CIM, tels qu'ils sont disposés, gênent ce projet. En outre il semble qu'ils ne soient plus aux normes en matière de sécurité et de bruit. La RIVP a donc refusé de renouveler le bail de l'école, ainsi que des studios de répétition qui lui sont attenants.

### On recherche 2 000 m<sup>2</sup>

Michel Valera s'en remet alors à l'aide de la Ville de Paris pour se reloger. Mais trouver près de 2 000 m<sup>2</sup> dans la capitale, au vu de la situation actuelle, relève de l'exploit. On a parlé de locaux, rue Baudelique, que la Ville souhaitait racheter (ceux qui sont actuellement occupés par des sans-papiers, voir page 7), mais cette vente ne s'est pas faite.

Reconnu pour sa valeur, le CIM a reçu les soutiens de Bertrand Delanoë



Michel Valera

et du maire de l'arrondissement Daniel Vaillant, qui ont retardé une expulsion ou une fermeture administrative. Pour autant, la Mairie n'entrera pas en conflit avec la CDC et la RIVP.

«Nous avons fait patienter la Caisse des dépôts, et, de fait, voilà quatre ns que le chantier est bloqué, fait valoir Michel Neyreneuf, adjoint chargé de l'urbanisme et du logement à la mairie du 18e. Il n'y a pas le choix, le CIM devra déménager.»

### 42 pianos à déménager

Michel Valera est inquiet. «La perte des locaux pourrait signifier pour nous la fin du CIM, écrit-il dans un courrier, car au vu de notre important matériel (dont 42 pianos), les indemnités d'éviction proposées ne nous permettent pas de déménager ; et puis retrouver des locaux d'une surface équivalente dans Paris est quasiment impossible, et de plus, s'installer dans de nouveaux locaux implique des travaux importants d'insonorisation dont le coût ne nous serait pas accessible.»

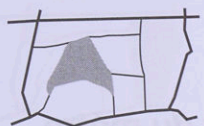
Le départ de l'école pour des lieux locatifs plus cléments, en première couronne parisienne ou plus loin, n'est donc qu'une question de temps.

Stéphane Bardinnet



## La vie des quartiers

### Clignancourt



## Fromages et Ramage, sans plumage mais avec panache.

Ouf ! Voici trois ans, s'installait 22 rue Ramey une agence immobilière. Les temps étant ce qu'ils sont, cette agence souffrit de la crise et abandonna son pas-de-porte. Christian et Jean Daniel passant par là, connaissant le quartier en manque cruel de métiers de bouche, concoctèrent un projet de fromagerie et épicerie fine qui vit le jour début septembre.

Christian est fromager depuis dix ans, formé par un maître fromager, c'est un fondu de fromages et de musique. Jean Daniel était un saltimbanque de la presse écrite et du cinéma, qui adore les fromages et les vins. Vieux compères ayant un objectif commun solide, parlant le même langage lorsqu'il s'agit de se faire plaisir et d'en donner, les voici donc avec leurs petits tabliers dans cette boutique rénovée, inondée de lumière, aux couleurs élégantes à base de grisés, aux vitrines murales qui laissent un espace ouvert super-convinial pour le choix des saveurs. Les discussions vont bon train, car Christian et Jean Daniel ont décidé que leur boutique serait aussi un lieu de rencontres, avec un petit coin restauration.

La boutique ? On y trouve principalement des fromages : quelque quatre-vingt fromages sont proposés, essentiellement au lait cru, grands classiques savoureux (reblochon fermier, Sainte-Maure...) ou originalités étonnantes (persillé de Tignes, Etivaz...). De l'épicerie fine, quelques vins pour accompagner les fromages, produits sucrés ou salés, confitures, pâtes, pâtés au fromage (en particulier au roquefort, un délice), jus de fruits, épices, sels aromatisés, large panel de produits artisanaux. Un emballage sous vide est possible et permet d'emporter les produits où l'on veut, à l'étranger notamment.

Michel Cyprien

□ 22 rue Ramey. 01 42 23 42 50.

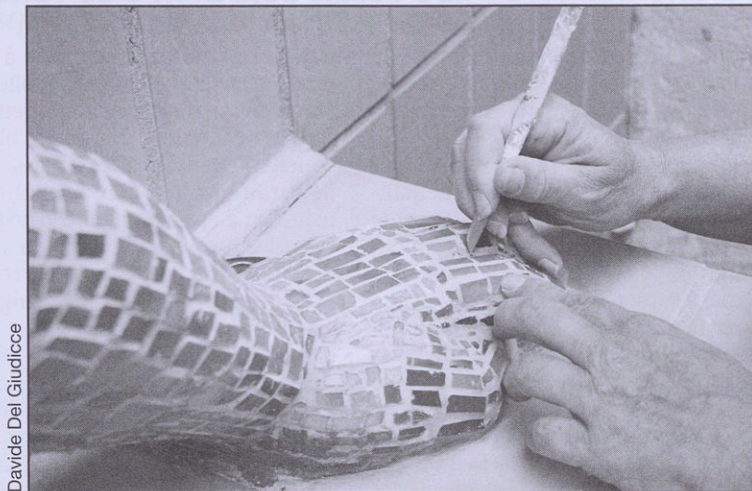
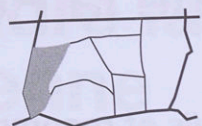
## Changement d'adresse de la Ressourcerie

La Ressourcerie, lieu de dépôt et de recyclage d'objets en fin de vie, a déménagé. Depuis cette rentrée, les habitants sont invités à déposer les objets dont ils ne veulent plus au 14 rue des Cloys, ancien petit local de la Poste, et non plus au 7 rue de Trétaigne. Les horaires sont les suivants : du lundi au samedi de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h.

Pour toute information, vous pouvez contacter la Ressourcerie au 01 46 06 08 86, ou visiter le site internet : [www.interloque.com](http://www.interloque.com) ■

## La vie des quartiers

### Grandes Carrières



Davide Del Giudice

### Deux mains habiles pour réparer une main abîmée

Son bonheur ne se lit pas sur son visage mais sur celui des riverains. Le "Garçon à la fenêtre" sculpté, appuyé sur sa jardinière du 21 rue Eugène-Carrière, a été restauré en août et septembre. Ce trompe-l'œil, construit en 1983 par l'artiste Philippe Rebuffet, en avait bien besoin (voir *Le 18e du mois*, avril 2009). Les années passant, les intempéries et la bêtise humaine l'avaient détérioré.

«Ce n'est pas à l'ordre du jour actuellement», nous avait affirmé en avril un des responsables de la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), qui gère l'immeuble. Mais par chance, le budget alloué pour les travaux effectués dans l'immeuble cet été n'ayant pas été entièrement utilisé, la RIVP a pris la décision d'employer l'argent restant pour offrir une seconde jeunesse au "Garçon à la fenêtre".

### Un torse, une épaule, un crâne, une main...

Pour accomplir ce travail, Sylvie Bernard, une restauratrice d'œuvres d'art expérimentée, a été choisie par la RIVP. La jardinière qui s'était affaissée a d'a-

bord été réparée. Puis cette artiste qui a son atelier dans les Yvelines a redonné à la sculpture un torse, une épaule, un crâne et surtout une main gauche, tout cela tout neuf, et elle a rénové le reste de son buste.

Philippe Rebuffet n'a pas pu s'en charger car il est «engagé sur de nombreux autres projets», mais il n'a pas été mis à l'écart pour autant. Il s'est même fait un plaisir de collaborer. Certes, son premier réflexe avait été «la peur que Sylvie Bernard fasse mal». Mais, sur place, il a rapidement constaté qu'elle «se débrouillait bien».

Seul problème : Sylvie Bernard ne trouvait pas certains tons d'origine. Le père du "Garçon à la fenêtre" a alors retrouvé dans son atelier des carreaux de pâte de verre qui correspondaient et les lui a gracieusement offerts.

Pour le 26e anniversaire de son œuvre, Philippe Rebuffet aurait pourtant voulu davantage. Il réclame que de la végétation devant la sculpture soit replantée. «C'était prévu dès l'origine, assure-t-il, car des plantations sont reproduites en mosaïque sur la fenêtre.»

### «Ça donne du cachet à l'immeuble.»

En attendant, habitants du coin et passants se contentent de la restauration actuelle. «Je suis très heureuse, commente Françoise. C'est un plaisir de voir la statue du quartier remise à neuf. Elle est importante pour nous. C'est notre repère.» Et d'espérer : «Il faudrait maintenant que personne ne l'abîme à nouveau».

Comme Françoise, Jacqueline a été témoin de la construction du "Garçon à la fenêtre". «La première fois que je l'ai vu, j'ai cru qu'on nous avait installé des bains-douches, se souvient-elle, hilare. Et cet été, voyant des travaux, j'ai eu peur qu'on le détruise. C'est chouette qu'il soit rénové, ça donne du cachet à notre immeuble.»

Djimmy Chatelain



## Le bistrot Les Miroirs

Fin juillet dernier, les Miroirs ouvraient leurs portes-fenêtres sur le cadre d'un bistrot ancien aujourd'hui joliment rénové, en rez-de-chaussée d'un immeuble de 1887 situé côté pentu de la rue Ganneron. Sobre mais chic, ce bistrot décline la gamme des mosaïques rouges et jaunes, comptoir étincelant et miroirs immenses reflétant tables de bois, fauteuils-confort, sur décor d'affiches de cinéma italien des années 1950.

Venu du restaurant italien, très prisé par les gens du spectacle, de la couture et de la politique, qu'il dirigeait près de la Bastille, Antony Le Pautrement propose, avec l'aide de deux cuisiniers, des plats méditerranéens parfumés et exigeants, d'où la cuisine italienne "lambda" et les congelés sont exclus.

Au menu ou sur l'ardoise du jour, les pasta, raviolis, bruschetta, jambon San Daniele (tranché fin au comptoir, devant le consommateur) conjuguent fraîcheur et délicatesse. L'accent est mis, le vendredi et le samedi, sur les poissons et fruits de mer. Et comme il n'existe pas de jour sans commande de viande, Antony propose une fine escalope de veau ou une

belle entrecôte d'Argentine.

Apéritif et repas en famille ou entre amis sont précédés de tendres olives "coquillos" assaisonnées maison (huile d'olive, ail, herbes) offertes en même temps que les tranches craquantes de pain frais aux olives (préparé en cuisine une demi-heure avant l'arrivée des clients).

Ce jour-là, nous étions deux à déjeuner au soleil, côté terrasse. Il a goûté des fusilini au jambon San Daniele avec roquette ciselée et champignons frais, additionnés d'une petite pointe de crème, confirmant ainsi que «le Français aime la pasta avec un soupçon de crème», comme le déclare Antony. J'ai comblé mes papilles gustatives de linguine aux fruits de mer (moules, calamars et langoustines).

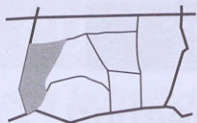
Comme il convient, le café est serré. Le personnel est charmant et attentif, sans être pesant. Au fond du restaurant, le "paradiso" (toilettes) affiche «La vita è bella» !

(Formule à midi, avec entrée-plat ou plat-dessert 14,90 €. Ardoise du jour entre 12,50 et 14,50 €. Hors-d'œuvres : tendres poivrons, mozzarella, poêlée de champignons frais, épinards fins hachés, mixte de charcuterie : environ 7 €.)

Jacqueline Gamblin

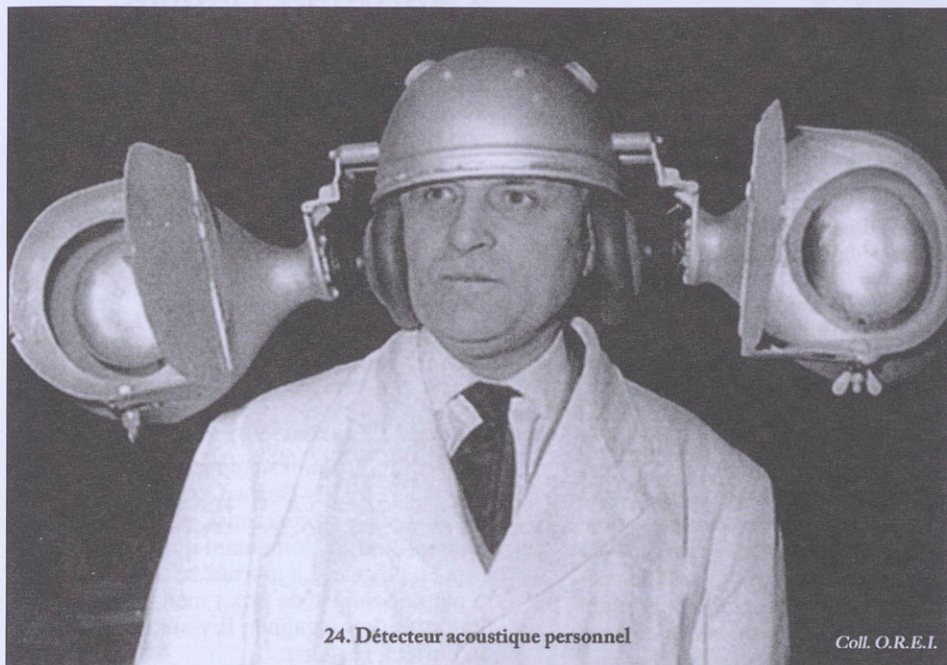
□ 6 rue Ganneron (métro Place Clichy ou La Fourche). 01 42 93 69 43. [bistrotlesmiroirs@gmail.com](mailto:bistrotlesmiroirs@gmail.com)  
Tous les jours déjeuner et dîner, sauf dimanche.





## Des fouilles "paléophoniques" square Carpeaux

*Des chercheurs insolites mènent des fouilles dans le sous-sol du square à la recherche des sons du passé, qu'ils se proposent de vous faire entendre le 17 octobre.*



24. Détecteur acoustique personnel

Coll. O.R.E.I.

Détecter des résurgences acoustiques fossiles dont le sol est imprégné. Récupérer des bribes de mémoire sonore invisible, portées par le vent dans les arbres. Entendre les voix du passé. Faire résonner les objets et remonter dans le temps. Écouter tous les "acousmates", ces sons dont on ne connaît pas l'origine. Est-ce possible ? Est-ce concevable ?

On va le savoir car, du lundi 12 au samedi 17 octobre, une équipe de "scientifiques" va ouvrir un chantier de fouilles paléophoniques dans le square Carpeaux, avec visites guidées de leurs découvertes le samedi matin. Le projet est soutenu par la Mairie de

Paris et par celle du 18e, et autorisé par les Parcs et Jardins, preuves intangibles du sérieux de l'affaire.

Ces fouilles sont organisées par l'OREI (Organisation des recherches sur les environnements invisibles), laboratoire fondé, dit-on, entre les deux guerres par un certain Marcel Baudot, pionnier de la paléophonie, qui aurait été l'ami d'Apollinaire et l'instituteur de Saint-Exupéry, «un archéophonologue visionnaire», comme le soulignent les membres actuels de l'OREI.

Ils sont quatre pour investir le square, délimiter des zones de fouilles, installer leurs instruments et travailler. Visiteurs bienvenus mais

pas touche avant la fin du chantier. Le Pr Jean-François Laroque, spécialiste en *phonomorphogénèse* (la science démontrant que seul le son est à l'origine de toute forme), est le directeur de fouilles.

Avec lui : Émilien de La Roche-Joncourt, officier de la Royale, "oreille d'or" dans les sous-marins, le Pr Serge Vauthron, spécialiste en photophonie, et, enfin, le Dr Raoul Michelet qui a mis au point un "détecteur personnel d'acousmates", disponible pour tout un chacun. (Les noms ont été changés par mesure de sécurité.)

### Écouteurs à l'oreille

Semaine de dur labeur puis restitution publique : samedi 17 octobre au matin. Les riverains du square Carpeaux, et les autres aussi, seront invités à écouter les acousmates, datant, leur dira-t-on, de la création du square en 1907 ou même d'avant, bien avant. Par petits groupes de vingt, ils seront initiés, d'abord à l'oreille nue, yeux fermés pour mieux entendre le paysage sonore du quartier aujourd'hui.

Puis, munis de casques, on leur fera découvrir le passé (le son du premier bal des pompiers en 1937 ? celui du pas des animaux exotiques, vedettes des spectacles de la Belle Époque qui montaient vers les cabarets de Montmartre ?). Ils pourront tester les instruments, dont la célèbre table cymatique inventée par Marcel Baudot.

Raoul Michelet qui, dans une autre

vie, s'appelle Michel Risse, est le promoteur de l'opération fouilles. Musicien de son état, il prétend que ses collaborateurs et amis seraient musiciens eux aussi ou comédiens ou encore informaticiens ou même ingénieurs du son. Mais, on ne veut pas le croire, sauf quand il rappelle que «la culture sonore est universelle, que les bruits rappellent souvent des souvenirs remontant de l'inconscient et provoquent chez tous des émotions, même subliminales».

### La compagnie Décor sonore

Michel Risse dit encore qu'il compose des décors sonores depuis 1972, qu'il a d'ailleurs fondé en 1985 la compagnie *Décor sonore* qui a monté des installations électroacoustiques un peu partout en France, sauf, jusqu'à présent, dans le 18e où pourtant elle est installée depuis toujours, rue Eugène-Carrière, tout près du square Carpeaux. «Lacune enfin réparée», affirme-t-il.

Mais, encore une fois, on préfère ne pas le croire, oublier la compagnie *Décor sonore* et ses créations artistiques et ne connaître que l'OREI, ce laboratoire paléophonique qui va nous faire rêver et remonter le temps.

Marie-Pierre Larrivé

❑ Vous sentez-vous l'âme d'un paléontophone ? Avez-vous des souvenirs sonores liés au square Carpeaux et à ses environs ? Dans ce cas, n'hésitez pas à contribuer aux recherches.

Contactez les chercheurs avant le 12 octobre : Décor sonore, 42 rue Eugène-Carrière. 01 42 52 36 08. info@orei.fr

## Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23 €

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Je souscris un abonnement de soutien : un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23 €

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger : 26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

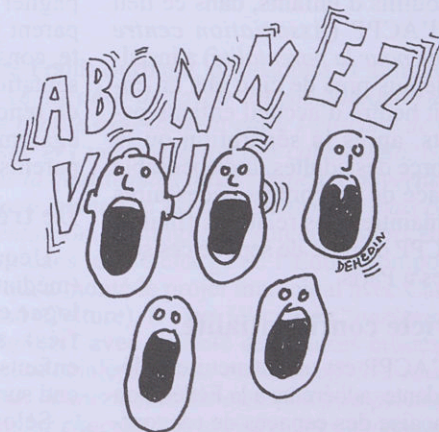
NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

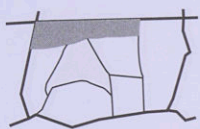
E mail : .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

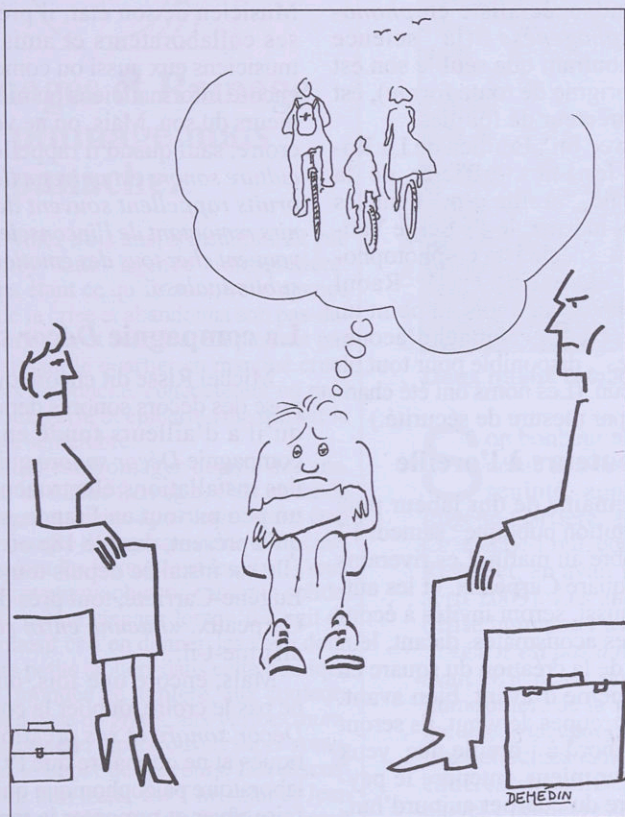






## Un lieu pour aider au maintien des relations parents-enfants

Rue Belliard, "l'espace de rencontre" de l'ACPP maintient des relations filiales lorsque les familles sont dissociées.



Séparations pénibles, divorces difficiles, couples qui se déchirent, enfants que l'on se dispute, privés parfois de voir l'un des deux parents... Au Centre social de la CAF (Caisse d'allocations familiales), 145 rue Belliard, on travaille à régler ces cas douloureux.

La porte s'ouvre sur le dynamique hall d'accueil où des dessins colorés d'enfants courent sur les murs, alors que des tasses pour le café ou le thé sont disposées sur une petite table. Nul cri, juste des chuchotements entre adultes et des gazouillis d'enfants, dans ce lieu où l'ACPP (Association centre pilote pour la parentalité) a installé depuis près de cinq ans un endroit neutre d'accueil enfants-parents, après la séparation ou le divorce des adultes. Indispensable espace de rencontres nécessaires au maintien des relations filiales, l'ACPP dispose de sept de ces services à Paris.

### Stricte confidentialité

L'ACPP est une structure indépendante, adhérente à la Fédération française des espaces de rencontre (FFER). Elle est née de la volonté de professionnels de la famille d'instaurer, restaurer ou maintenir

la relation de l'enfant avec ses deux parents, voire avec toute sa parentèle et tout tiers titulaire d'un droit de visite, avec ou sans exercice conjoint de l'autorité parentale. Elle observe un strict devoir de neutralité et de confidentialité par rapport à l'histoire familiale.

S'agissant, dans la majorité, de cas orientés par les magistrats, la loi prévoit que chaque parent a des devoirs et des obligations vis-à-vis de l'enfant. Le non-respect par le parent hébergeant, lors de la désignation par un juge de l'espace de rencontre, d'y accompagner l'enfant pour que l'autre parent y exerce son droit de visite, constitue un "délict de non-présentation d'enfant". La demande de rencontre en lieu neutre peut également être formulée par les parents eux-mêmes.

### De très jeunes enfants

L'équipe de huit intervenants (médiateurs, thérapeute, psychologue et autres personnels qualifiés) accueille les rencontres enfants-parents séparés un week-end sur deux.

Selon la directrice du centre, «dans un cas sur dix, l'enfant et son père ne se connaissent pas». Ils ont appris à se connaître dans l'am-

biance feutrée de l'espace de la rue Belliard, où s'affiche sur un mur une touchante déclaration d'amour d'un papa à ses deux petites filles.

Dans ce lieu confidentiel et lumineux, chaque samedi d'accueil est réservé aux très jeunes enfants (ici, un enfant sur trois est âgé de 0 à 3 ans). Le dimanche est réservé aux plus de 4 ans, le lieu accueille en théorie les jeunes jusqu'à 18 ans.

Les mamans, les enfants, les papas, y compris ceux qui "se réveillent" après la naissance de l'enfant pour faire valoir leurs droits, sont reçus individuellement en entretien préalable à la mise en place de l'exercice du droit de visite. Les professionnels entendent souvent «deux récits parallèles qui vont finir, plus tard, par se recouper», précise la directrice de l'ACPP. Les intervenants expliquent le mode de fonctionnement de la structure avant d'établir un calendrier de visites.

Les rencontres enfants-parents durent deux heures. Selon l'évaluation de l'équipe (concernant la sécurité de l'enfant par exemple), ces rencontres sont élargies à des sorties (jardin public, jeux d'enfants, balade, pique-nique). Devenir parent passe par le jeu, la parole, la nourriture.

### "Faire pousser des racines"

Le travail pour les professionnels impliqués dans ces retrouvailles, sans jamais être intrusif, s'illustre, entre autres, par cette image «du bébé qui ne reconnaît pas encore son père et de ce dernier qui n'ose pas le toucher. Deux ans plus tard, l'enfant se jette spontanément dans les bras du parent et l'embrasse avec effusion.»

«Ici, ce n'est pas tout de suite et maintenant. On fait pousser des racines», souligne-t-on, joliment mais fermement, à l'ACPP. Les rencontres sont collectives. Elles sont émaillées d'entretiens de suivi individuel. L'objectif étant qu'au bout d'un certain temps parents et enfants n'aient plus besoin de venir au centre, précise la responsable de l'ACPP. Pari gagné «lorsque l'enfant peut, à terme, voir son parent en dehors de chez nous, et dans des conditions naturelles».

Jacqueline Gamblin

□ Centre social Belliard, 145 rue Belliard. Tél. : 01 42 26 18 18.

## Premier meeting de natation handi-valides, le 10 octobre à Bertrand-Dauvin

Hommes et femmes, enfants et adultes, handicapés et valides : tous ensemble dans le grand bassin de la piscine Bertrand-Dauvin, le samedi 10 octobre, pour le premier meeting de natation handi-valides jamais organisé.

Une centaine de nageurs sont attendus, dont un tiers d'handicapés environ (inscriptions préalables obligatoires mais gratuites) pour cette compétition amicale lancée par l'Association *handisport de Paris* et organisée par l'un de ses nageurs, Jérôme Carreau.

### Selon la force de chacun

De 13 h à 18 h, les courses en série vont s'échelonner (brasse, crawl, dos, papillon, nage libre, relais), nagées par équipes de cinq, soit autant que de couloirs en piscine. La journée se terminera par une remise de prix : médailles, diplômes, lots à gagner. Il y aura aussi un buffet à partager.

Des profils ont été établis pour que tous puissent nager à leur rythme et pour constituer des équipes homogènes : les enfants de moins de 12 ans devront nager 25 ou 50 mètres, les handi 50 mètres, les adultes pratiquant la natation loisir 100 mètres et les nageurs de club 200 mètres. Toutefois, selon la force de chacun, il sera possible de dépasser ces configurations. L'essentiel est que chacun puisse participer et tout faire pour que gagne son équipe.

### Toute une classe de l'Évangile

Soutenue par la Mairie de Paris et par celle du 18<sup>e</sup>, par des associations de natation handi comme valides, la compétition verra également la participation de toute une classe élémentaire, celle de Michèle Cambou de l'école de la rue de l'Évangile. «Au-delà de l'événement sportif, c'est également une manifestation pédagogique, un moyen de communiquer, de changer les mentalités, d'aider à une meilleure intégration des handicapés dans la société, d'où l'importance de ce partenariat avec l'école de l'Évangile», souligne Jérôme Carreau.

«C'est cela la beauté du sport, réunissant des gens qui autrement ne se croqueraient peut-être jamais, mais qui, pour l'occasion, jouent dans la même équipe, le même bassin. Parce qu'ils sont fait de la même eau en quelque sorte», affirme aussi le texte du diplôme qui sera remis à chaque participant.

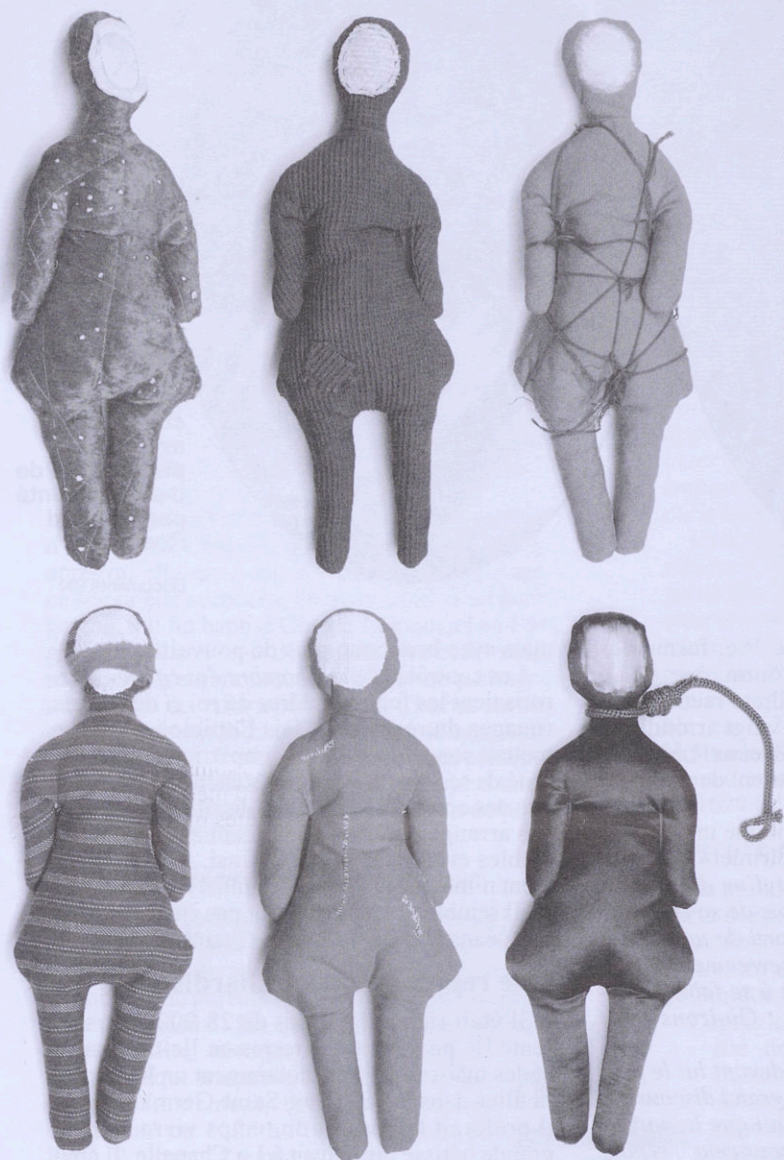
Première donc à Bertrand-Dauvin, piscine choisie parce que les nageurs handisports ont l'habitude de s'y entraîner, mais première à renouveler régulièrement, c'est une promesse.

□ Centre sportif Bertrand-Dauvin, 12 rue René-Binet. Inscriptions : jerome.carreau@free.fr



## “Dolores”, une installation artistique en hommage aux victimes de violences conjugales

Dans le hall de la mairie, à l'occasion de la “journée contre les discriminations faites aux femmes”, 192 poupées couleur de sang, symbolisant les 192 victimes de violences familiales en 2008.



**D**olores, joli prénom évoquant des señoritas dansant la séguedille. Mais Dolores, cela signifie aussi douleurs en espagnol. Séverine Bourguignon, artiste plasticienne, a choisi ce prénom significatif pour une installation artistique à la mairie, en hommage aux femmes victimes de violences conjugales.

Hommage et surtout cri d'alarme. Les chiffres du ministère de la Santé sont effrayants, d'autant plus qu'on sait que nombre de femmes subissent et n'osent pas se manifester : 47 500 actes de violences enregistrés en France en 2008 (31 % de plus qu'en 2004), 250 appels par jour au 39 19. Plus effrayant encore, le nombre de morts suite aux violences familiales : 166 en 2007, et 192 en 2008 dont 156 femmes, 27 hommes (souvent tués par une femme excédée de trop de maltraitance) et 9 enfants.

En attendant les chiffres 2009, qui n'apporteront certainement pas une amélioration, Séverine Bourguignon a décidé de confectionner 192 poupées, autant que de victimes, 192 “Dolores”, «chacune symbolisant une mort violente, chacune devant apporter le choc de l'insupportable», dit-elle..

Elles sont toutes identiques dans leur forme, simples comme des pictogrammes. Ce sont des “poupées de chiffon”, rembourrées de tissu ou de kapok. Elles sont toutes rouges, «couleur du sang, de la colère, de la vie répandue, des luttes perdues», déclare l'artiste, avec un visage blanc, «anonyme, sans traits, pour symboliser que chacun et chacune peut devenir une victime». Chaque poupée portera des blessures, stigmates de la violence subie : coupures, brûlures, fractures... ou sera affublée de pansements, de plâtres, de points de suture. Certaines seront ligotées, bâillonnées, auront les yeux bandés ou porteront une corde au cou.

L'installation sera implantée en mairie, sous la grande verrière, du 25 novembre (vernissage officiel en cette journée inter-

naionale contre les discriminations faites aux femmes) au 5 décembre. Revêtement de sol rouge de huit mètres sur huit et cinquante “totems” blancs alignés comme dans un cimetière, de hauteur différente allant de 1,20 mètre à 2,50 mètres, des totems carrés portant une “Dolores” sur chaque face.

La confection des poupées a démarré le 17 septembre. Tous les jeudis, jusqu'au 19 novembre, Séverine anime des ateliers au 6 rue des Gardes, dans le sous-sol de la boutique de la styliste Sakina M'Sa, en collaboration avec l'association Daïka, créée par Sakina pour favoriser l'insertion par la couture de femmes en difficulté. Ce sont elles qui vont couper au gabarit les tissus rouges et les assembler, bourrer les poupées, coudre les ronds blancs figurant leur visage. Séverine se charge d'infliger les blessures, mais sans interdire à ses collaboratrices de le faire si elles le désirent.

### Des artistes étrangers associés

Travail collectif et travail international aussi. Séverine Bourguignon a fait appel à vingt-quatre artistes étrangers (femmes essentiellement mais pas seulement) qui vont confectionner leur propre poupée selon ses directives. Ils viennent de Chypre, d'Espagne, de Croatie, des Pays-Bas, du Monténégro, du Portugal, des Canaries, d'Allemagne, de Malte, de Roumanie, d'Angleterre et du Pays de Galles, de Slovénie, d'Italie, de Finlande, de Tunisie, d'Irak, d'Inde, de Serbie et des États-Unis. Leurs “Dolores” seront exposées avec les autres, toutes les poupées portant une date de mort tamponnée, «comme une marque administrative, déshumanisante», déclare la plasticienne.

Les étapes de sa démarche seront exposées lors des portes ouvertes des artistes d'Anvers aux Abbesses, dont elle fait partie, et un livre devrait paraître avec photos, dessins et témoignages.

Marie-Pierre Larrivé

## Université populaire, universités populaires

La mairie a lancé son cycle de conférences, et l'association UP 18, fondée par des historiens et des philosophes, le sien.

**L'**université populaire, institution dont le principe remonte au XIX<sup>e</sup> siècle pour permettre l'accès gratuit à la connaissance et à la culture pour tous, fleurit dans notre 18<sup>e</sup>.

La mairie lance, cet automne, une telle université populaire avec une série mensuelle de conférences suivies de débats organisées en partenariat avec l'École des hautes études en sciences sociales (voir notre dernier numéro). La première séance, sur le thème de l'École, avec le sociologue François Dubet, a lieu le 1<sup>er</sup> octobre (19 h). Le 17 novembre, on traitera des États-Unis et d'Obama. Le 14 décembre, de la signification des messages inscrits sur les murs. Ensuite, le comité de pilotage, auquel participent les conseils de quartier et des associations comme celles de la Salle Saint-Bruno de la Goutte d'Or, décidera des thèmes.

Parallèlement, une autre université populaire, “UP 18”, fondée par des historiens et des philosophes, reprend ses “cours” (exposés suivis de discussions), eux aussi gratuits et destinés à tous sans condition d'âge ou de niveau mais accessibles sur inscriptions.

Celles-ci sont reçues le 17 octobre (à partir de 17 h) aux ateliers Francœur (26 rue Francœur) où les cours se dérouleront.

### Complémentaires, non concurrentes

Ils auront lieu du 20 novembre au 15 juin, deux vendredis soirs par mois, avec trois cycles thématiques de six séances successives : “la révolution aujourd'hui”, “l'autre, étranger, ami, ennemi”, “le corps, lieu et enjeu de pouvoir”.

«Nous avons encore besoin des “humanités”,

déclare Frank Burbage, philosophe et animateur d'UP 18. Le désir de savoir est considérable, mais l'offre oscille trop souvent entre l'élitisme de l'université et l'improvisation des cafés-philos. Nous offrons la qualité mais aussi l'esprit d'ouverture.»

«Notre initiative n'est pas concurrente mais complémentaire», a souligné de son côté Sabri Hani, adjoint dans le 18<sup>e</sup> chargé de l'Éducation populaire, qui a monté le projet municipal avec Carine Rolland (Culture). Il s'est félicité du “partenariat prestigieux” avec l'École des hautes études en sciences sociales. «Nous voulons offrir à tous le meilleur, donner à tous les outils les plus pertinents pour aider chacun à construire son raisonnement critique», a-t-il ajouté.

Pas de télescopage dans les dates, les universités populaires vous attendent. ■



# Monsieur Chapelle, l'ami de Molière et de Cyrano de Bergerac

## 1. La grande maison de La Chapelle, l'enfant né de père inconnu, et le chanoine philosophe.



Portrait  
de  
Chapelle  
adulte.



Pierre  
Gassendi,  
philosophe  
épicurien.



Cyrano de  
Bergerac  
adulte :  
son nez  
plutôt long  
est à peu près  
le seul point  
commun  
avec le  
personnage de  
théâtre inventé  
par Edmond  
Rostand.

Documents BN

Chapelle : c'est ainsi que le héros de notre récit est nommé dans les écrits du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses amis (Molière, Cyrano de Bergerac, Boileau, Tristan L'Hermite, La Fontaine...) l'appelèrent ainsi toute sa vie, et c'est ainsi qu'il signa ses œuvres. Chapelle : c'est le nom du village où il était né, et c'est le patronyme qu'il a porté officiellement pendant ses seize premières années, avant de pouvoir prendre légalement le nom de son père : Luillier.

### Un aimable plaisantin ?

«À La Chapelle naquit en 1626 Claude-Emmanuel Luillier, dit Chapelle, fils naturel de François Luillier, maître des comptes, qui ne le légittima qu'en 1642... Il a laissé une réputation de littérateur sans avoir jamais écrit autre chose que le compte rendu en prose et en vers d'un voyage qu'il fit avec son ami Bachaumont. Ce qui lui a valu sa célébrité, c'est qu'au milieu d'une société guindée et compassée il semait des saillies de bon aloi ; c'est qu'il ne cherchait que le plaisir, tandis que d'autres couraient après la fortune et les honneurs.»

Ainsi commence le récit de la vie du sieur Chapelle, écrit par Émile de Labédollière<sup>(1)</sup> dans un gros livre intitulé *Le Nouveau Paris*, paru en 1860 chez Gustave Barba, libraire-éditeur, réédité il y a quelques années en fac similé et toujours en vente dans nombre de bouquineries. Les illustrations de Gustave Doré ont valu de nombreux lecteurs à cet ouvrage et à sa réédition.

1860 n'est pas n'importe quelle date : le 1<sup>er</sup> janvier de cette année-là, par décision de Napoléon III et du préfet Haussmann, Paris s'était agrandi en annexant des communes de sa banlieue proche, passant ainsi de douze à vingt

arrondissements – dont notre 18<sup>e</sup>, formé des anciennes communes de Montmartre et La Chapelle. Le livre de Labédollière raconte, sur un ton plaisant, l'histoire des vingt arrondissements, notamment des huit nouveaux. Les anecdotes sur le sieur Chapelle figurent dans le chapitre consacré au 18<sup>e</sup>.

Labédollière le peint comme un aimable plaisantin, un «causeur spirituel». Il écrit : «Chapelle, fort mécontent d'un dîner qu'il avait fait chez un bourgeois de sa connaissance, ne fut pas plutôt sorti de table qu'il s'approcha de son ami Chevreau et lui dit à l'oreille, mais de manière à se faire entendre du maître de maison : Où irons-nous dîner en sortant d'ici ?»

Et encore : «On louait devant lui le portrait d'un seigneur de la cour, grand discoureur, et l'on disait qu'il n'y manquait que la parole. "Il n'en est pas plus mauvais pour cela", répondit-il.» Suit une série de bons mots du même style.

Or ce portrait donne une image très incomplète du vrai Chapelle, qui fut un homme important dans les débats littéraires et philosophiques de son temps, une figure marquante parmi ceux qu'on appelait les «libertins», c'est-à-dire ceux qui revendiquaient la liberté de penser.

### Le «maître des comptes»

Mais pour bien suivre la vie de Chapelle, il faut d'abord parler de son père, François Luillier<sup>(2)</sup>, homme remarquable lui aussi.

François Luillier était issu d'une des plus grandes familles bourgeoises de Paris. Un de ses aïeux était le gendre d'Étienne Marcel. Les diverses branches de la lignée ont donné nombre de magistrats du Parlement de Paris et des plus hautes assemblées de l'État. Son père (donc le grand-père de notre Chapelle) avait été secrétaire du Conseil du roi sous Henri IV.

Lui-même, François, le père de Chapelle, était membre de la *Chambre des comptes*, «institution faite pour entendre, examiner et arrêter les dépenses de l'État et en tenir les registres», chargée également d'enregistrer divers actes officiels, notamment les titres de noblesse (l'équivalent donc de notre moderne *Cour des comptes*,

mais avec beaucoup plus de pouvoirs).

Les contrôles de la *Chambre des comptes* terrorisaient les fonctionnaires du roi et des divers rouages du royaume. Mais l'opinion publique mettait souvent en doute l'impartialité et l'intégrité de ses dix présidents et soixante-deux «maîtres des comptes» : certains, disait-on, passaient des arrangements en sous-main avec les justiciables et s'enrichissaient ainsi. Aucun document n'indique si François Luillier était de ceux-là. Il semble plutôt qu'il n'ait pas été très assidu aux séances de travail de la Chambre.

### Une réputation de paillardise

Il était riche, disposait de 28 000 livres de rente<sup>(3)</sup>, possédait des terres en Ile-de-France et des maisons à Paris, notamment un hôtel particulier dans le faubourg Saint-Germain, mais il préférait la plupart du temps vivre dans la grande bâtisse qu'il avait à La Chapelle. Il était connu dans le village comme un original qui, malgré sa fortune, ne se préoccupait guère des apparences et allait par les rues «vêtu à la mode du siècle passé, avec des bottes quand on ne portait plus que des petits souliers, marchant le nez en l'air...»

Une de ses sœurs, Hélène-Angélique, était religieuse chez les *Sœurs de la Visitation* et eut pour confesseur saint Vincent de Paul.

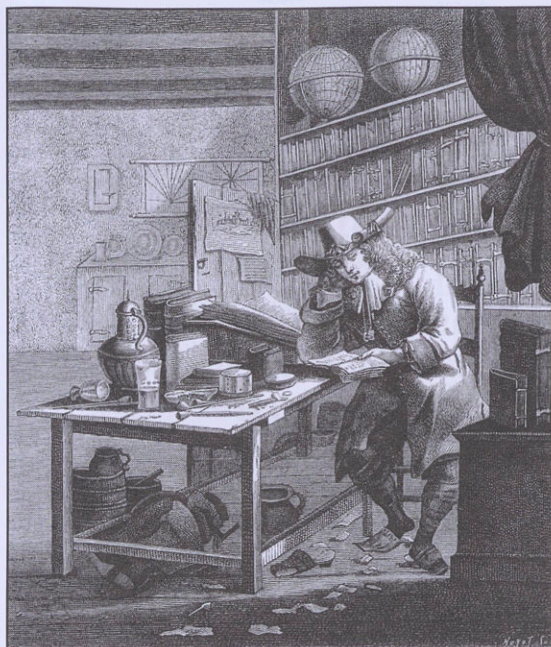
François Luillier, lui, célibataire toute sa vie, avait une réputation de paillardise. On a écrit que dans la maison de La Chapelle il accueillait parfois, pour de joyeuses soirées, des femmes «se livrant aux plaisirs». On a raconté qu'il disait à ses amis : «Ne me visitez pas le jeudi, c'est mon jour de bordel». Récits de seconde ou de troisième main, peut-être pures inventions mais, comme dit le proverbe, «on ne prête qu'aux riches». Le chroniqueur Gédéon Tallemant des

2. Luillier ou Lhuillier : on trouve les deux orthographes dans les textes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

3. À titre de comparaison, les plus riches des membres du Parlement de Paris avouaient 50 000 livres de rente. À 8 000 livres de rente, on pouvait encore vivre confortablement sans travailler, mais en-dessous on passait pour pauvre.

1. Émile Gigault de Labédollière (1814-1883), authentique marquis mais qui refusait de porter ce titre, fut journaliste, traducteur (de Fenimore Cooper, Walter Scott, Dickens...), et auteur prolifique : romans, nouvelles, contes, poésies, chroniques... On peut lire de lui une *Histoire de la mère Michel* et de son chat rééditée il y a quelques années dans la collection Folio junior.





**Jeune homme dans une bibliothèque (gravure anonyme du XVIIe siècle). On peut imaginer ainsi le jeune Chapelle étudiant dans la riche bibliothèque**

Réaux, qui logeait dans une maison parisienne appartenant à François Luillier et qui le connaissait donc bien, a évoqué dans ses *Historiettes* (une des plus riches sources d'informations sur la société du XVIIe siècle) les "garçaileries" de son propriétaire.

François Luillier hébergea durant un peu plus d'un an à La Chapelle sa cousine Marie Chanut après qu'elle se fut séparée de son mari. Durant ce séjour elle accoucha, en mars 1626, d'un petit garçon, qui fut baptisé Claude-Emmanuel en l'église du village, mais déclaré de père et de mère inconnus. L'enfant reçut donc comme patronyme le nom du village, Chapelle. Chacun savait que François Luillier, qui avait alors 43 ans, était son père, et d'ailleurs il l'éleva comme son fils et le reconnut officiellement seize ans plus tard, en 1642, lui donnant légalement le droit de porter son nom et d'hériter de lui à sa mort.

### L'importance des bibliothèques

François Luillier est un lettré. Dans sa jeunesse, il a été l'ami du grand poète Théophile de Viau, auteur de poésies amoureuses, parfois licencieuses, parfois même dégagant un parfum d'athéisme. En 1623, Théophile, accusé d'immoralité, menacé d'arrestation, se cacha quelque temps chez François Luillier, se livra finalement, fut emprisonné, et condamné en 1625 au bannissement de Paris. Il mourut l'année suivante.

François Luillier était lié aussi aux frères Dupuy, renommés pour la qualité exceptionnelle de leur bibliothèque. «*Les deux frères*, écrit l'historien Paul Lacroix, *étaient animés d'un zèle infatigable pour rechercher de toutes parts une énorme quantité de documents manuscrits relatifs à l'histoire, qu'ils faisaient copier ou copiaient eux-mêmes. Ce vaste recueil de matériaux historiques s'élevait à 958 volumes in-folio. À la mort de Jacques Dupuy en 1656, il entra tout entier dans la bibliothèque du roi.*»

François Luillier possédait lui-même une riche bibliothèque. Et si les "soirées fines" chez lui, évoquées ici ou là, ne sont pas avérées, il est sûr en tout cas que sa maison fut fréquentée par quelques grands intellectuels dont l'influence sur l'évolution des idées de ce temps-là et sur la vie politique est indiscutable, tels François La Mothe Le Vayer et Gabriel Naudé... Nous les retrouverons dans la suite de cette série.

### Chanoine, physicien, philosophe

Le plus grand ami de François Luillier, c'est Pierre Gassendi, chanoine à Notre-Dame de Paris et philosophe.

Ordonné prêtre en 1616, Gassendi a d'abord



**Le tricheur, peint par Valentin de Boulogne (entre 1620 et 1630).**

Comme le jeune bourgeois de ce tableau, Chapelle adolescent jouait aux cartes dans les tavernes qu'il fréquentait... et probablement se faisait plumer de la même façon.

été professeur de philosophie à Aix-en-Provence. Il logeait alors chez un grand lettré, Nicolas Peiresc, qui possédait une des plus belles bibliothèques de France. «*Sa maison*, écrit Gassendi, *ressemblait à un immense bazar rempli de richesses de l'Inde, d'Égypte, de Grèce, d'Italie, d'Allemagne et de tous les pays du globe. Il n'abandonnait pas à Marseille un navire qui ne lui apportât des livres, des statues de marbre, des inscriptions, des médailles, des animaux empaillés, des plantes exotiques et mille pièces curieuses...*»

Gassendi s'intéresse aussi à l'astronomie (il admire Copernic et Galilée), à la physique (en particulier à l'acoustique, il étudie la hauteur des sons et leur vitesse de propagation), aux mathématiques – qu'il enseigne à son arrivée à Paris en 1624. Il rencontre François Luillier dans la bibliothèque des frères Dupuy. Ils font ensemble, en 1628-1629, un voyage de huit mois en Hollande. Par la suite, Gassendi, qui n'a jamais eu un domicile propre, loge presque continuellement, de 1629 à 1653, chez François Luillier.

### Épicure contre Aristote

La grande aventure de Gassendi est sa découverte d'Épicure, philosophe grec du IVe siècle avant Jésus-Christ. Gassendi s'emploie à le faire connaître et soutient pour cela d'incessantes polémiques avec d'autres philosophes.

Depuis le Haut Moyen-Âge, chez la quasi totalité des philosophes et théologiens de l'Occident chrétien, le maître à penser était Aristote. Or Épicure enseignait des idées opposées à celles d'Aristote, beaucoup moins dogmatiques. Épicure admettait la contradiction, le pluralisme des opinions. Sans nier les dieux grecs de l'époque, il développait une conception du monde plus matérialiste, fondée sur l'existence d'atomes évoluant de leur propre mouvement. Et surtout, son enseignement était basé sur la recherche du bonheur, à découvrir par les "sens" (on a parlé de "sensualisme") autant que par l'intellect.

De nos jours, quand on parle d'épicurisme, on a tendance à imaginer une recherche effrénée des plaisirs. Telle n'était pas la "sagesse" d'Épicure, qui enseignait à ses disciples la modération, la recherche de l'équilibre, l'indépendance d'esprit. Ces valeurs, on les trouve dans les écrits de Gassendi, qui ne voyait pas de contradiction entre sa foi chrétienne et la philosophie épicurienne. Mais cette remise en question des dogmatismes, de la "pensée unique", des vérités imposées d'en haut, y compris dans le domaine de la morale, ouvrait des voies à toutes les contestations.

### La formation dans les tavernes

Et Chapelle ? Il a grandi dans ce milieu intellectuel avancé. Il a profité de la bibliothèque de son père. Celui-ci l'inscrit pour ses études au collège de Clermont, sans doute l'établissement

d'enseignement le plus prestigieux à Paris à cette époque (qui deviendra par la suite le lycée Louis-le-Grand) : pour ne citer qu'un seul nom, le prince de Conti, frère du "grand Condé", cousin du roi, y est élève en même temps que Chapelle (sans doute pas dans la même classe : Conti a trois ans de moins). Nous retrouverons d'ailleurs Conti dans la suite de ce récit.

Intellectuellement, Chapelle s'affirme comme une sorte de surdoué. Il a contracté, dès son jeune âge, le virus de la poésie et en écrira beaucoup durant sa vie. Mais sa formation se développe aussi dans des lieux bien différents : dans les tavernes que, dès ses 15 ans, il fréquente assidûment, buvant, se bagarrant, jouant aux cartes... Comme nous le verrons dans la suite, son père n'approuve guère ces écarts de conduite.

### Le vrai Cyrano de Bergerac

À partir de 1641, Gassendi, le chanoine philosophe, réunit autour de lui, dans la maison de François Luillier, un groupe de jeunes gens à qui il dispense son enseignement comme l'avait fait Épicure dans l'Antiquité. Parmi eux, bien sûr, Chapelle, et puis François Bernier, Dassoucy, Bachaumont... Nous les retrouverons. Et puis Cyrano de Bergerac.

Savinien Cyrano de Bergerac ne ressemble pas au personnage de théâtre qu'imaginera plus tard Edmond Rostand : d'abord il n'est pas noble, il n'est pas non plus gascon mais parisien pur jus. Son père, avocat au Parlement de Paris, riche, possède des propriétés du côté de Chevreuse, notamment dans le hameau de Bergerac qui lui a permis de donner à son patronyme un faux air de noblesse.

Élève indiscipliné dans son adolescence, Savinien Cyrano, dès qu'il a fini les études, se livre à la débauche, si bien que son père lui coupe les vivres. Il s'engage alors dans le régiment des Gardes, fait la guerre contre les Allemands en Champagne, revient à Paris et recommence à fréquenter les cabarets. C'est encore un tout jeune homme, il a 22 ans. Il rencontre Chapelle, qui en a six de moins, qui copine avec lui et qui le présente à Gassendi.

Certains biographes de Molière ont prétendu que celui-ci avait également fait partie de ce cercle. Les recherches des historiens modernes sur la jeunesse du comédien ont montré que c'était faux. Mais il est probable que notre Chapelle, qui fréquentait les théâtres forains, a dès cette époque fait la connaissance du jeune Molière, qui débutait sur les planches.

Noël Monier  
(À suivre)

**Dans le prochain numéro : • Chapelle envoyé en prison par son père. • Pour ou contre le pouvoir absolu. • Cyrano contre Mazarin. • La mort douloureuse de Gassendi.**



## Lettres d'ailleurs sur la Goutte d'Or

• *En souvenir de l'Arbre à palabres, lettres de France et du Burkina Faso*, par Yvonne Ouattara et Jean-Luc Pouliquen. Éditions L'Harmattan. 176 pages. 17 €.

Ils se sont rencontrés à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, les deux personnages de ce livre, dans une association de la Goutte d'Or. Andrée, Antillaise, psychosociologue, se consacrait à des actions sanitaires et humanitaires. Emmanuel, poète varois, transmettait aux enfants du même quartier le plaisir de l'écriture par une approche libre de l'expression de leur imaginaire.

Elle est partie au Burkina Faso retrouver ses origines africaines et y poursuivre sa lutte contre le sida. Lui, toujours enraciné dans sa Provence d'adoption, continue de découvrir de nouvelles cultures.

De leur amitié est né un livre, la correspondance échangée de 1999 à 2003, évoquant des souvenirs de leur travail en commun, et leurs regards convergents sur l'évolution de nos civilisations, au

rythme de leur nouveau vécu et de leurs espérances.

Un échange épistolaire riche d'émotions contenues et de respect mutuel. L'image de la diversité de notre arrondissement. Ils n'ont pas cité de noms, ils ont changé leurs prénoms, mais le livre n'est pas une fiction, ces lettres sont bien réelles.

Jean-Luc Pouliquen, les habitants un peu anciens de la Goutte d'Or le connaissent, il a animé pendant plusieurs années des ateliers d'écriture avec les écoliers du quartier. Il est aussi l'auteur du joli livre *À la Goutte d'Or, chronique pour un quartier*, édité en 1997 par l'association AIDDA, fait de petites notations saisies au fil du quotidien. Yvonne Ouattara, elle, travaillait dans une association médico-sociale du quartier.

Gérard Gaudin

## Comment sont les nouvelles ? Fantastiques !

• *Nouvelles d'ici et d'ailleurs*, par Jean-Michel Pailherey, dessins de FSK. 83 pages. Éditions 999.info. Vente à la demande : 8 €.

«Ce matin là, le soleil était resplendissant. Le cimetière Montmartre sentait bon les arbres en fleurs...» Ainsi commence *Et effectivement*, première des huit courtes nouvelles fantastiques de ce recueil. Après, cela se gâte car sous le soleil printanier, de tristes fantômes hantent les lieux. Et dans la dernière nouvelle, *La mort en neuf actes*, cela va très mal du côté de la station Lamarck-Caulaincourt. Les autres sont moins situées, cela vaut peut-être mieux pour notre tranquillité... en attendant 2010, où l'auteur promet un nouveau recueil entièrement situé dans le 18<sup>e</sup> et dont les héros seront des enfants. Gare !

Enfant du 18<sup>e</sup>, né aux Abbesses et vivant maintenant rue Eugène-Carrière, Jean-Michel Pailherey travaille à la SNCF mais, parallèlement, il a tou-



jours écrit, toujours des textes fantastiques. Dur dur de trouver un éditeur, alors, il a créé un site, editions999.info (1999 car créé en 1999 et 999 parce que c'est l'inverse du chiffre du diable), et il y a mis en ligne ses nouvelles puis celles d'autres férus de fantastique. Aujourd'hui, il se lance dans l'édition papier avec ce premier livre d'une collection. Il l'inaugure, mais les quelque deux cents auteurs qui ont publié sur son site sont bienvenus pour la suite.

Ce livre, entièrement conçu par lui, a été fabriqué par *Books on demand* et, comme cela l'indique, n'est disponible qu'à la demande. On peut donc

le trouver chez les libraires en ligne comme Amazon mais aussi aller le commander dans une librairie de quartier. No problem.

M.P.L.

## Dans les coulisses du Moulin Rouge

• *120 ans en images du cabaret le plus célèbre du monde*. Texte bilingue de Jean-Luc Planche, photos

Quatre-vingt artistes, mille costumes, huit cents paires de chaussures, 240 000 bouteilles de champagne ouvertes par an, 600 000 spectateurs... il en a fait tourner des têtes, le Moulin Rouge qui fête ses 120 ans en octobre. À cette occasion, sort un reportage réalisé aujourd'hui dans les coulisses secrètes du cabaret, regard crosé de deux photo-

graphes. Il s'accompagne d'une plongée au cœur d'un siècle d'archives, pour la plupart inédites. Au total, huit cents photos allant de l'époque de la Goulue et d'Yvette Guilbert jusqu'à l'actuelle revue *Féerie*, en passant par les décors, les costumes et... les scandales d'antan. (Sortie le 21 octobre.)

Sophie Djouder

## Prix Wepler : la sélection 2009

Le prix Wepler, prix littéraire récompensant un roman original, loin des académismes ou des effets de mode, sera décerné lundi 16 novembre, dans la célèbre brasserie de la place de Clichy.

Pour l'édition 2009, la onzième, de ce prix créé par Marie-Rose Guarnieri de la librairie des Abbesses (rue Yvonne-Le-Tac), et subventionné par la Fondation La Poste, douze auteurs ont été sélectionnés :

David Boratov (*Murmures à Beyoglu*, Gallimard), Raymond Federman (*Les Carcasses*, éd. Léo Scheer), Hélène Frappat (*Par effraction*,

éd. Allia), Thierry Hesse (*Démon*, L'Olivier), Frédéric Junqua (*Kart*, éd. Léo Scheer), Jérôme Lafargue (*Dans les ombres sylvestres*, éd. Quidam), Dany Laferrière (*L'Énigme du retour*, Grasset), Noémie Lefebvre (*L'Autoportrait bleu*, éd. Verticales), Jean-Marc Lovray (*Tout là-bas avec Capolino*, éd. Zoé), Catherine Mavrikakis (*Le Ciel de Bay City*, éd. Sabine Wespieser), Lyonel Trouillot (*Yanvalou pour Charlie*, Actes sud) et Stéphane Vélut (*Cadence*, Christian Bourgois).

Le jury décernera un grand prix (10 000 €) et une mention spéciale (3 000 €). ■

## Forte hausse du prix des places pour les artistes de la place du Tertre

Une forte augmentation des tarifs à payer par les artistes occupant la place du Tertre suscite un tollé chez les intéressés, et a provoqué une dissension au sein du conseil d'arrondissement.

L'adjocte chargée du commerce, Afaf Gabelotaud, y présentait le 21 septembre un projet de réévaluation de la redevance due par les 298 artistes (silhouettistes, portraitistes, caricaturistes...) qui se partagent, deux par deux, des emplacements de 1 m<sup>2</sup> au centre de la place. Ils devraient, en 2010, payer 277,4 € par artiste et par an, au lieu de 80 € aujourd'hui. Cette hausse se réfère à la réforme de la "tarification des redevances commerciales de l'espace public" votée en juillet 2009.

Mme Gabelotaud a fait valoir que la redevance n'avait pas été réévaluée depuis vingt-six ans. Elle a souligné qu'une augmentation "mécanique" aurait amené les artistes à payer 777,45 € mais qu'il avait été décidé de tenir compte de leur spécificité autre que simplement commerciale et de les placer dans une catégorie moins chère.

La mesure a enflammé les esprits des artistes, venus en masse à la mairie assister à la réunion du conseil. Ils affirment que leur vie est difficile, qu'ils subissent la crise. Ils dénoncent la concurrence «déloyale» des portraitistes ambulants «illégaux» (qui ne paient pas de redevance) et des «contrefaçons de leurs vues de Paris réalisées à la chaîne en Asie et vendues dans les boutiques».

Ces arguments ont été repris par les élus Verts, communistes, MRG et UMP. Ceux-ci ont fait valoir que «ces artistes contribuaient à populariser l'image de Montmartre chez les douze millions de visiteurs qui y passent chaque année et rapportaient ainsi beaucoup plus par leur seule présence que l'argent qu'on leur réclame maintenant».

Le projet a été voté par la majorité PS. C'est au conseil de Paris que revient la décision finale. ■

## À la Halle Saint-Pierre Numéro 1000 pour la Quinzaine littéraire

La Quinzaine littéraire fête son numéro 1000. Cette "fête du premier mille" (les animateurs de la revue sont optimistes) a lieu samedi 17 octobre à partir de 18 h 30 à la Halle Saint-Pierre. Des écrivains diront leur attachement à la revue et à celui qui l'a créée en 1966, Maurice Nadeau, 98 ans maintenant. Sont annoncés Silvia Baron-Supervielle, Pierre Bergounioux, Jean-Michel Kantor, Pierre Pachet, et il y en aura d'autres.

Jeudi 15 octobre à 19 h, le film *Maurice Nadeau, entretiens, une histoire personnelle et mouvementée de la littérature*, sera projeté au Centre national du livre, 53 rue de Verneuil.

Maurice Nadeau a fréquenté dans les années 30 les surréalistes, Breton, Aragon, Prévert, Benjamin Péret, ainsi que Pierre Naville, devenu un des leaders du trotskisme. Après la guerre, durant laquelle il participe à la Résistance, il publie en 1945 la première *Histoire du surréalisme*, qui le rend célèbre.

Il crée en 1966, avec des amis, la *Quinzaine littéraire*, qu'il dirige à partir de 1970 et où il écrit encore régulièrement. Critique littéraire dans divers journaux, éditeur, découvreur de talents, auteur de nombreux livres, il est une des grandes figures de la vie littéraire en France.

□ 2 rue Ronsard. Entrée libre. Informations : 01 55 74 60 90 (Maison des écrivains et de la littérature) ou www.m-e-l.fr



# LE MOIS DU 18<sup>e</sup> Théâtre

Dans les rues de la Goutte d'Or

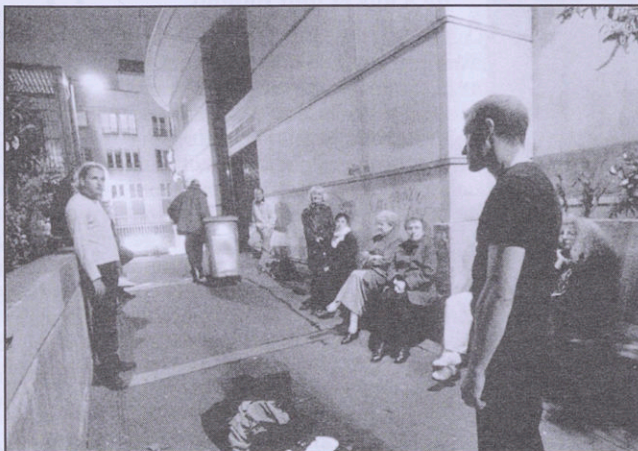
## Dans la solitude des champs de coton, de Bernard-Marie Koltès

● Mise en rue : Sylvie Haggai. Les troisièmes jeudis du mois à partir du 22 octobre.

« Si vous marchez dehors à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas. Cette chose, moi, je peux vous la fournir. » En quelques mots, tout est dit de ce qui va se jouer entre les deux hommes qui se sont rencontrés, sans raison aucune, dans une rue déserte, à la nuit tombée.

L'un, que Koltès appelle le Dealer, fait une offre, jamais définie, à l'autre, le Client, qui la décline et refuse de dire ce qu'il est venu chercher dans ce lieu improbable. L'échange se poursuit autour d'un deal, c'est-à-dire « une transaction commerciale portant sur des denrées prohibées ou contrôlées et qui se conclut dans des espaces neutres, indéfinis et non prévus à cet usage entre pourvoyeurs et quémandeurs par entente tacite, signes conventionnels ou conversations à double sens ». Nous ne connaissons jamais l'objet de ce deal, l'objet du désir. Les mots impuissants laissent place à l'affrontement physique.

On retrouve dans *La solitude des champs de coton* les grands thèmes qui traversent l'œuvre de Bernard-Marie



Cette pièce avait déjà été jouée il y a cinq ans, avec les mêmes acteurs, dans les mêmes rues. Sylvie Haggai la reprend pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Koltès.

Koltès : la solitude absolue de l'être, les relations humaines qui obéissent aux lois de l'économie et du commerce, la confrontation avec l'autre.

Sylvie Haggai reprend, avec les mêmes comédiens, ce texte majeur qu'elle avait déjà « mis en rue » il y a cinq ans à la Goutte d'Or, dans les rues où les passants pouvaient passer librement comme si de rien n'était, où les spectateurs entouraient les comédiens... Elle le fait pour rendre hommage à Koltès, disparu il y a vingt ans, et sur-

tout répondre à l'envie de l'équipe.

Elle nous a conviés à une répétition générale le 24 septembre. Depuis le point de rendez-vous sur le parvis de l'église Saint Bernard, nous l'avons suivie jusqu'au « territoire du Dealer », quelque part dans le quartier. Les comédiens étaient là et, dans l'ambiance de la rue, bruyante ce soir-là, ils se sont collés à l'écriture si riche de Koltès, faite de longs monologues parallèles qui ne se répondent jamais. Le pari est réussi. Peut-être n'y a-t-il pas tout à fait assez de *corps* et donc assez de *désir*, car le désir sous toutes

ses formes est au cœur de *La Solitude*, mais l'essentiel est là. Sylvie Haggai et ses comédiens ont su déjouer les pièges qui guettent les metteurs en scène : asséner des réponses quand l'énigme reste entière, mettre de la psychologie là où il n'y a que des points de vue, tomber dans l'anecdotique. Au contraire ils élèvent l'échange au niveau d'un dialogue philosophique « à la façon XVIII<sup>e</sup> siècle ». C'est ce que voulait Koltès.

Dominique Delpirou

À l'Atelier-théâtre de Montmartre

## L'Oscine ou la passion d'une cantatrice

De et par Claire Despierres

Après la Bourgogne et la Franche-Comté, c'est à Paris et à l'Atelier-Théâtre de Montmartre d'accueillir *L'Oscine ou la passion d'une cantatrice*, une pièce de et par Claire Despierres. Ses complices, Lola Sémonin et Syndie Kourte, signent la mise en scène.

Chanteuse ou comédienne ? « Je suis plutôt une chanteuse qu'une comédienne, j'ai le plaisir d'être sur scène. J'avais le désir d'être comédienne », répond Claire Despierres. Dans la vie de cette chanteuse : « La musique, c'est tout ! C'est l'objet de sa parole, le centre de sa vie. Tout le reste, on ne peut



que l'imaginer », précise l'auteur. Comme une mosaïque, Claire Despierres livre une fiction complète dans le destin qui est décrit, amplifiée par la connaissance qu'elle a du milieu : « Tout cela est reconstruit pour en faire un personnage. » Dans cet accessible spectacle, chacun prend les choses à prendre du monde qui se dévoile... Et puis, il y a « l'Oscine » : un oiseau chanteur, un imaginaire... Toute la beauté et le mystère !

Claire Dalla Torre

□ 7 rue Coustou. 01 46 06 53 20. Les vend. et sam., 20 h 30.

À l'Atelier

## Hiver, de Jon Fosse

● Mise en scène de Jérémie Lippmann, avec Nathalie Baye et Pascal Bongard. Du 15 octobre au 31 décembre. 1 place Charles-Dullin. 01 46 06 39 24.



Jon Fosse

Jon Fosse, 50 ans, Norvégien, a débuté en publiant romans, récits, essais, recueil de poèmes. Depuis 1996, année où il a écrit *Quelqu'un va venir* (mis en scène en France par Claude Régy, et qui eut un énorme succès), Jon Fosse est fasciné par l'écriture théâtrale, laissant tomber romans, récits et essais. À son actif, une vingtaine de pièces.

*Hiver*, comédie dramatique, est la rencontre d'un homme et d'une femme qui se perdent, se retrouvent tout au long de l'hiver. A chaque instant, leurs vies seront menacées de basculer à partir de presque rien. Univers trouble où le silence et la force des mots prennent autant de sens l'un que l'autre. C'est voulu, c'est la réflexion de Jon Fosse : la forme même de communication entre les personnages, peu à peu, lais-

se apparaître une douleur au delà des paroles économes.

D'ailleurs, l'auteur considère ses pièces comme des « tragi-comédies typiques » et pense que « si une pièce est réussie, les gens qui la regardent devraient à la fois rire et pleurer ».

□ Du mardi au samedi 21 h. Jusqu'au 25 octobre, 50 % de réduction.

## La Douleur, de Marguerite Duras

● Jusqu'au 11 octobre. Mise en scène de Patrice Chéreau et Thierry Thieû Niang avec Dominique Blanc. Du mardi au samedi, 21 h.

L'Atelier renoue avec sa politique de naguère : grands auteurs, grands acteurs, grands metteurs en scène, succès assuré. Aussi, peut-être vous sera-t-il difficile de trouver des places pour *La Douleur*, qui se joue en tout moins d'un mois. Tentez votre chance.

« La douleur est la chose la plus importante dans ma vie », écrit Marguerite Duras au début de ce récit purement autobiographique. Nous sommes en 1944, l'année qui marque

l'arrestation de son mari, Robert, déporté à Dachau. Elle adhère au Parti Communiste et entre en Résistance. Elle tient un journal, écrit des textes sur ce que lui inspire ce qu'elle voit, ce qu'elle vit.

De ce journal est extrait *La Douleur* : l'absence éprouvante, la longue attente, la peur, le désespoir, la honte de vivre en attendant Robert.

Errant de bureau en bureau, guettant la moindre information qui lui prouverait qu'il est toujours vivant, ne mangeant plus, ne dormant plus, elle cherche le moindre signe d'espoir. Sa volonté inébranlable nourrit un désir presque insensé de revoir son mari.

Robert reviendra de Dachau, dans un corps où la vie n'a plus de poids, où seul le cœur est capable de réhabiliter l'homme. La description du déporté entre vie et mort est une des plus belles pages de notre littérature d'après guerre. Témoignage terrifiant, intense de lucidité, en phrases courtes, hachées, brutales, bouleversantes quand elles sont dites par la saisissante Dominique Blanc.

On en sort plein de cicatrices. Quel texte, quelle comédienne !

Michel Cyprien

Au Tremplin Théâtre

## On n'est pas dans la merde

de et avec Patrick Viac et Laurent Viala

Jusqu'au 31 octobre

*On n'est pas dans la merde*, titre générique pour cinq pièces courtes, osant le burlesque et la dérision pour des sujets parfois plutôt graves, voire très graves.

Ce sont des variations sur le thème des morts du pape Jean-Paul II et du prince Rainier (paraphrasant le célèbre calambour : « Un nouveau pape est appelé à régner. Araignée ? quel drôle de nom ! »), d'autres sur la réintroduction de l'ours, le téléphone portable, les chansons-scies à la mode. Ils ont même osé une pièce « drôle » sur le nazisme et la déportation.

« Un tour original et saignant de l'actualité, digne des Monty Python », affirme le programme du théâtre.

□ 39 rue des Trois Frères. 01 42 54 91 00. Vendredi et samedi 20 h 30.

(Suite page 24)



Sous le chapiteau d'Adrienne  
Une Iliade

• Texte de René Zahnd, mise en scène de Hassane Kassi Kouyaté.  
Du 6 au 31 octobre. 62 rue René-Binet (dans le passage). 01 453 31 80 69.

«La raison pour laquelle j'ai demandé à René Zahnd d'écrire cette pièce, m'explique Hassane Kassi Kouyaté, c'est que j'ai voulu montrer une autre face de l'Iliade. Homère racontait les cinquante-et-un derniers jours d'une guerre de dix ans, dans laquelle les dieux avaient joué des rôles décisifs. J'ai voulu minimiser le rôle des dieux afin de rendre cette histoire plus contemporaine. Les hommes se cachent derrière les dieux, ou derrière la destinée, pourtant ils sont les artisans de tous les événements...»

«Selon Homère, la cause de la guerre était l'enlèvement d'Hélène, reine grecque, par un Troyen. Mais c'est un alibi. Quelles sont les vraies raisons de la guerre?»

Il ajoute : «J'ai voulu aussi que les spectateurs s'interrogent sur la façon dont les femmes parleraient de cette histoire, alors que chez Homère ce sont presque toujours les



hommes qui parlent. J'ai voulu qu'on entende le cri des femmes.»

Onze comédiens l'interprètent, de neuf nationalités différentes (et cela aussi est un choix, pour montrer l'universalité de ce récit et de ces questionnements) : Burkina Faso, Mali, France, Suisse, Cuba, Algérie, Congo, Togo, Côte d'Ivoire. Acteurs, conteurs, chanteurs, musiciens, ils ont déjà longuement travaillé sur ce texte et l'ont présenté au public au cours d'un séjour au Burkina cet été, puis ont repris les

répétitions en septembre sous le chapiteau.

«Regardez-moi, dit Hélène, regardez mon visage, mes épaules, mes hanches, mes jambes. On dit que je suis responsable de la guerre. Est-ce que je suis un monstre?»

Et, un peu plus tard, ce dialogue : «Quel souvenir laisserons-nous?» – «Un souvenir d'honneur, de courage.» – «En êtes-vous certaine?» – «Je crois que cela dépendra de celui qui sera vainqueur.» – «Plutôt de celui qui racontera l'histoire.»

Noël Monier

## Au Théâtre Ouvert La séparation des songes

• Pièce de Jean Delabroy, mise en scène de Michel Didym.  
Jusqu'au 17 octobre. 4 bis cité Véron. 01 42 55 55 50..

C'est une performance pour la comédienne que cette tirade qui déroule toute *La séparation des songes*. C'est la première pièce de théâtre de Jean Delabroy, professeur de littérature comparée, auteur déjà de deux livres, *Pense à parler de nous chez les vivants* (1999) et *Dans les dernières années du monde* (2005), également inspirés de faits divers.

La jeune héroïne, incarnée par Julie-Marie Parmentier, doit se battre les flancs pour exprimer son drame intérieur et raconter la séparation de sa famille, sa séquestration par un inconnu et son enfance volée.

Derrière ses allures d'adolescente, la comédienne accumule nombre d'expériences sur les planches ou au cinéma, à côté d'une guirlande de stars comme Sylvie Testud, Niels Arstrup, Michel Piccoli. Elle a joué dans de nombreux films, notamment de Robert Guédiguian ou de

Jacques Rivette («36 vues du pic Saint-Loup»).

Elle sait rendre parfois les accents poétiques de la langue de Delabroy, qui rompt de toute évidence avec le caractère documentaire du thème abordé. Plus qu'un témoignage monologué tiré d'un fait divers, il s'agit d'une tirade où les souvenirs récalcitrants de la victime lui font revivre le drame, à la fois en qualité de narratrice et de personnage.

Il relevait de la gageure de donner un souffle à un texte qui se présente d'emblée poétique par l'usage de vers libres – inconfortables par leur caractère spontané, voire parfois volontairement incohérents pour mieux traduire le désordre intérieur de la jeune femme –, ainsi que l'absence de ponctuation ou de didascalies. Le personnage évolue néanmoins, ou tourne sur lui-même, obsédé par son histoire singulière et traumatisante, dans le décor minimaliste, secon-

dé de la présence sur scène du violoncelle de Charlotte Castella.

L'esthétisme de la pièce sert pourtant la plus amoureuse vérité : la relation de haine et... d'amour qui s'est tissée entre la victime et son bourreau. Car cette sale histoire, c'est dorénavant celle de la victime qui s'est construite, ou plus exactement déconstruite, à cause d'elle.

Une fois libre, elle prend conscience de l'incompréhension du public et se sent, plus que coupable, de nouveau séparée. Pourtant elle incarne à elle seule la rencontre de plusieurs voix : la sienne, volubile, hachée, temporelle, contradictoire, celle des autres, de chacun de ses interlocuteurs : son ravisseur, mais encore chacune des personnes tapies dans l'ombre de la salle.

Cendrine Chevrier

□ Merc. à sam. 20 h.  
Mardi 19 h. Matinée le samedi à 16 h.  
Le 14 octobre à 21 h.

## Pour les enfants

## Au Théâtre des Abbesses

## Wanted Petula

de Fabrice Melquiot  
(Jeune public à partir de 8 ans et tout public)

Du 13 au 24 octobre

Emmanuel Demarcy-Mota, le nouveau directeur du Théâtre de la Ville-Théâtre des Abbesses, fait entrer le jeune public dans son projet. Pour ce spectacle, qu'il a mis lui-même en scène, il a fait appel à Fabrice Melquiot, et celui-ci à son personnage Bouli Miro, fils de Mama Binocla, gamin dodu qui fut déjà le héros de deux de ses pièces.

Bouli Miro se débat au milieu d'individus plus insensés les uns



que les autres. Il pratique une logique très personnelle, utilisant toutes sortes d'accessoires et des mots désaxés désopilants...

□ 31 rue des Abbesses.  
Horaires (14 h 30 et 19 h 30) et rés. 01 42 74 22 77.

## Au Sudden Théâtre

## Till l'Espiègle

Jusqu'au 1er novembre

Till l'Espiègle est un héros moyenâgeux fameux en Belgique et en Allemagne, farceur invétéré, détestant l'injustice, la bêtise et l'orgueil, habile à manier les mots, n'acceptant jamais d'être dominé.

S'inspirant des légendes de Till, Agathe Delhommeau a écrit et mis en scène ce spectacle. À partir de 6 ans.

□ 14 bis rue Ste-Isaure. Rés. 01 42 23 27 67. Merc. et sam. 14 h 30, dim. 1 h 30. Relâche le 21 oct.

■ **Alambic-Comédie : Gabilolo et Malolotte sur l'arche de Noë.** (Rés. 01 42 23 07 66 et [www.alambic-comedie.com](http://www.alambic-comedie.com))

■ **Le Funambule de Montmartre :** • Les secrets du médaillon magique. • Méchant, d'Anne Sylvestre. • Ali Baba. (01 42 23 88 83.)

■ **Manufacture des Abbesses :** • Histoires comme ça, d'après Rudyard Kipling. • Peau d'âne. (01 42 33 42 03.)

## Les nuits d'Amnesty

Les 22 et 23 octobre

Des artistes s'associent bénévolement à Amnesty international, du 22 au 25 octobre, pour des soirées consacrées aux Droits de l'Homme. Le groupe Amnesty Paris-Montmartre propose deux concerts :

Jeudi 22, à la Maison Verte (127 rue Marcadet) à 20 h 30, et vendredi 23, au LMP (35 rue Léon) à 20 h 30, le pianiste Pieter Grimbergen interprétera des œuvres de l'Argentin Carlos Guastavino, et des jeunes de la Compagnie Gaby Sourire diront des textes d'écrivains sur le thème des Droits de l'Homme.

□ Maison Verte : billetterie sur place, participation libre.

Au LMP : rés. [resa@rueleon.net](mailto:resa@rueleon.net) ou 01 42 52 09 14. Tarif 15 €, ou 10 € TR, ou 5 € adhérents.

## Aux Trois Baudets

• Du 1er au 4 octobre, concerts du Festival des Attitudes indépendantes (voir notre dernier numéro), avec entre autres Bernard Belin, Cécile Hercule (qui fit l'ouverture du nouveau *Trois Baudets*), Nicolas Vidal, Imbert Imbert.

• La découverte de jeunes talents est la vocation des Trois Baudets. Signalons notamment ce mois-ci Guillaume Chatillon, Charlotte Marin, Alex Beupin.

• Les dimanches à 11 h et mercredis 14 h 30, des spectacles jeune public : ce mois-ci, Pascal Parisot, puis Abel.

• Les 8 et 9 octobre, concerts et apéro-concerts de la Fête des Vendanges.

□ 44 bd de Clichy. Autres programmes : [www.lestroisbaudets.com](http://www.lestroisbaudets.com)

## À la Cigale

• Du 7 au 10 octobre, les soirées Factory. Mais attention, le 11, Nina Hagen, c'est complet.

• Les amateurs de jazz noteront la pianiste Eliane Elias le 19, Bradford Marsalis (le saxophoniste de la famille Marsalis) le 22, le Monty Alexander Trio le 23.

□ 120 bd Rochechouart. Autres programmes : [www.lacigale.fr](http://www.lacigale.fr)

## FGO Lab' à l'Olympic-café

À partir d'octobre et tous les derniers jeudis du mois, l'Olympic-café (20 rue Léon) accueille des "FGO lab'" (FGO comme Centre Fleury Goutte d'Or). Ce sont des concerts gratuits donnés par des groupes de jeunes musiciens bénéficiant d'un accompagnement professionnel dispensé au centre musical Barbara de la rue Fleury à la Goutte.

Entrée libre. Début à 20 h 30.

□ Autres programmes de l'Olympic : [www.rueleon.net](http://www.rueleon.net)

■ **À la Maison verte** (127 rue Marcadet) : le dimanche 18 octobre à 15 h. Yuko et Mayyumi Suguyama, flûtistes, et Tomoni Okubo, pianiste, interprètent Bizet, Köhler, Godard, Piazzola.



À la Halle Saint-Pierre

## Marie Morel

● Jusqu'au 7 mars. 2 rue Ronsard. 01 42 58 72 89. Tous les jours de 10 h à 18 h.

Après les expositions *Les coups de cœur de l'œuf sauvage* (1996), *L'Œil à l'état sauvage* (1998), *Lettres à Thomas* (1999), *Les Grands formats* (2001), *La revue Regard* (2008), où figuraient des œuvres d'elle, Marie Morel est maintenant une habituée de la Halle Saint-Pierre. La présente exposition est entièrement consacrée à ses œuvres picturales, parmi lesquelles de très grands formats.

Comme Chomo (exposition du rez-de-chaussée), elle n'entre pas dans les critères de "l'art brut" définis par Dubuffet. Elle n'est pas "inculte". Au contraire, elle a grandi dans un univers artistique et littéraire. Née en 1954 d'une mère peintre et architecte et d'un père écrivain et éditeur, dès son plus jeune âge elle dessine, peint, écrit et, à la différence des autres enfants, ne s'arrêtera jamais.

## Le cirque et la musique

Pourtant, ses parents la préservent des Beaux-Arts parce qu'"elle a déjà tout ce qu'il faut. Ils pourraient l'abîmer !" Elle entre à l'École nationale du cirque à Paris et au Conservatoire de musique (elle joue de la flûte traversière et du piano, s'essaie au violoncelle, à l'accordéon, à la batterie) tout en continuant seule ses activités artistiques. Elle expose pour la première fois en 1977.

Elle reprend par la suite la revue de son père, *Regard*, consacrée aux écrivains et artistes de son choix.

Ses œuvres se caractérisent par la répétition d'un même motif emprunté à la "nature", femme, oiseau, arbre, amour... dont les variations composent le tableau.

## Ces petites phrases

Il existe deux façons d'appréhender l'œuvre. De loin, ce sont de grands monochromes abstraits, mais à y regarder de plus près, on a de petits tableaux à l'intérieur du tableau : on découvre de petits objets méticuleusement collés (tissus, clous, fils, rubans, perles...) autour du motif, dissimulés par la peinture. Ils sont accompagnés de petits textes, parfois naïfs, parfois plus philosophiques, mais qui sont d'une grande variété comme pour mieux rendre compte de la complexité et de la simultanéité des pensées multiples qui nous animent.

Dans *Le Mystère de la vie* (2006) qui représente des oiseaux dont le ventre laisse

apparaître des fœtus humains, on lit des mots jaillissant de leur bec, qui se contredisent, se complètent, se nuancent : "Sortir du néant", "Pourquoi la vie ?", "L'invisible se cache dans le visible", "Tout se crée pour disparaître", "Je veux donner la vie", "L'éblouissement du passage", "Quelle est la raison du devenir ?" "Se rassurer de ta chair"...

## Comme une promenade

Ou encore, dans *Les Bateaux bleus* (1991), de petits textes accompagnent les motifs : "J'essaie de peindre des bateaux bleus", "Faire le grand voyage", "Rien à l'horizon", "Silence bleu", "Vague à l'âme par temps bleu", "Le pied marin", "Danser sur les vagues", "Le voyage du peintre", "Que gardons-nous d'un tableau ?"...

Ces petites phrases orientent ainsi notre lecture de l'image non pas de manière linéaire, mais davantage comme une promenade.

La palette de Marie Morel est extrêmement travaillée. Elle dit : «J'aime toutes les couleurs. Mais je ne peux les employer telles qu'elles sortent du tube.

*Il faut que je les mélange pour qu'elles me fassent vibrer.*» Et sa composition picturale peut prendre toutes les tonalités : de l'angoisse sombre à la naïveté rose-fillette.

Mais surtout elle voisine souvent l'harmonie, notamment dans la représentation de la forêt (qui fait d'ailleurs par hasard écho à l'œuvre abondamment sylvestre de Chomo). Dans *L'Arbre est en fleurs* (2004) ou *Forêt verte* (2008), c'est l'harmonie que rend la "vibration" de la peinture, comme une délicate variation musicale.

Cendrine Chevrier

□ Une autre grande exposition, sur **Chomo**, se tient en même temps. En relation avec elle, des ateliers de "récupération", en partenariat avec l'association Interloque, ont lieu tous les jours, ainsi que des contes liés aux univers des deux expositions pour les enfants de 3 à 12 ans, du lundi au jeudi.

Durant les vacances de Toussaint, des **ateliers Jeunes toques** sont consacrés à la découverte des saveurs, des saisons des fruits, à la cuisine.



Les femmes, les oiseaux, les arbres, l'amour : thèmes les plus fréquents dans ses tableaux. Ici, "L'espace intérieur".



Ladji travaillant à un de ses *Enfants soldats*.

À la Halle Saint-Pierre

## La Soupape ailée

Du 1er au 30 octobre

Depuis 2002, la *Soupape ailée* organise à Bobo-Dioulasso, une des principales villes du Burkina Faso, des ateliers où des artistes initient des enfants de 6 à 17 ans aux différentes techniques artistiques. Une trentaine de peintres ou sculpteurs français et burkinabés y ont fait partager leur expérience.

La Soupape ailée expose dans la galerie de la Halle Saint-Pierre (entrée gratuite) une sélection des œuvres réalisées par ces enfants dans les ateliers, ainsi que des travaux de deux des artistes qui y ont participé, Kassim Moukouro dit Ladji, et Camara Sidikiba.

Ladji, 23 ans, se veut un artiste engagé, traitant dans ses peintures et sculptures quelques-uns des grands problèmes de l'Afrique d'aujourd'hui par des moyens visuels. Camara Sidikiba, sculpteur, 56 ans, initié tout petit à la sculpture traditionnelle dans l'atelier de son oncle, se dit aussi "glaneur" : il ramasse un peu partout, en brousse ou en ville, des morceaux d'arbres morts, des végétaux, des rebuts, et leur donne «une autre vie».

Leurs œuvres, et celles des enfants forment un ensemble d'une évidente qualité.

L'association *La Soupape ailée*, créée à l'initiative de deux artistes du 18e, Blandine et Marika (qui signent leurs œuvres communes du nom d'Ange et Damnation), ne touche aucune subvention. Les artistes et animateurs qui participent à ces ateliers le font bénévolement, paient leur voyage et leur séjour ; tous les frais sont financés par les adhérents (on peut y adhérer) et par des mécénats.

Galerie La Rotonde

## Patrice Huguier

Du 3 octobre au 13 novembre



Patrice Huguier est un des peintres familiers de la galerie La Rotonde. On y a vu ses "Intérieurs". Il présente cette fois surtout des paysages, explorant toujours les mille nuances des tonalités gris-bleu qu'il affectionne. L'exposition présente des œuvres de tous formats et tous prix, depuis les plus petits (à 25 €, encadrés).

□ 28 rue Eugène-Carrière ou 26 bis rue Lamarck. 01 42 23 83 10. Du lundi au samedi, 15 h à 19 h 30.

Galerie Orsel

## Jean-Jacques Bidan : Obsessions

Jusqu'au 10 octobre

Des femmes, des fleurs pourpres ou bleu roi, des rues dispersées... Jean-Jacques Bidan, dans peintures et collages, nous fait visiter ses obsessions et ses tendresses à coup de couleurs chaudes faisant parfois penser (toutes proportions gardées) à Odilon Redon.

□ 47 bis rue d'Orsel. 01 42 51 88 40. Mardi à vendredi 14 h à 19 h. Samedi 11 h à 19 h.

(Suite page 26)



## À Cadre exquis

## Photos de Jules Antoine

Jusqu'au 10 janvier 2010



L'artisan encadreur Daniel Danzon, de *Cadre exquis*, présente dans sa boutique une nouvelle série de tirages des photos réalisées au tout début du XX<sup>e</sup> siècle par son arrière-grand-père Jules Antoine, pionnier de la photographie, dont Daniel Danzon a retrouvé les négatifs (plaques de verre), témoignages émouvants de la vie à cette époque.

□ 31 rue Doudeauville.  
01 46 06 69 46.

Au Centre musical Barbara  
1 et millions

## Photos de Karine Saporta

Du 5 octobre au 2 novembre

La chorégraphe Karine Saporta est aussi photographe. Elle expose cette autre facette de son art, des portraits d'hommes et de femmes issus de l'immigration. Elle a rencontré ses "sujets" à la Goutte d'Or, quartier qu'elle connaît bien : elle y a participé à des manifestations culturelles.

Ses modèles, elle leur a longuement parlé lors d'ateliers. « Ces photos sont, dit-elle, des représentations construites avec chaque personne à partir de ses récits, ses

## Au Relais Les "portraits décalés" de Jean-Pol Stercq

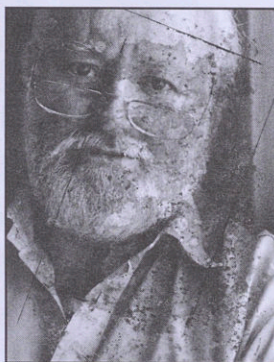
• 48 rue Lamarck.

Le Relais, à mi-pente de la rue Lamarck, est un sympathique bistrot-restaurant où l'on trouve, dans un angle, un rayonnage de livres que les clients peuvent lire sur place. Jean-Pol Stercq, photographe belge vivant à Paris, y expose seize photos retravaillées, soit grâce à des procédés de tirage, soit à l'ordinateur.

Ce sont des portraits de gens connus. Les uns très classiques (Todor, Anna Karina, le jazzman Archie Shepp, le mime Marcel Marceau...), d'autres présentant des transformations plus ou moins profondes : les peintres Tapiès et Combas, les auteurs dramatiques René de Obaldia et Dubillard,

etc., et puis un vieux complice de Stercq, Belge aussi et habitant de Montmartre, le poète Werner Lambersy, qui accompagne de petits textes les photos de son ami.

Retravailler, transformer, déformer des images, des artistes photographes s'y sont déjà essayé : Man Ray avec ses solarisations,

Werner Lambersy,  
par Jean-Pol Stercq.

Bill Brandt avec ses nus étirés ou, près de nous, Gerhard Richter. « Dans la photo, il y a le photographe, puis l'effacement du photographe devant l'image. A chacun sa vérité ! », écrit Lambersy.

Werner Lambersy et Stercq viennent de publier ensemble un petit livre, *Erosion du silence* (éditions Rhubarbe à Auxerre) : photos de rochers, courts poèmes usant de la métaphore : « Le poème est un oiseau qui a du mal à se poser / La pierre est un oiseau qui a du mal à s'envoler. »

À signaler aussi la parution d'une anthologie de poèmes de Werner Lambersy. (Collection *Présence de la poésie*, éditions des Vanneaux.)

N. M.

expériences, son désir d'apparaître, d'exprimer son moi profond ou un moi fictionnel qu'elle veut afficher. » C'est donc un travail sociologique autant qu'artistique, commande de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

□ 1 rue Fleury.

## Slam Manuscrits

## Photos de Jean-Michel Delage

Jusqu'au 1er novembre

Cette forme de poésie orale semi-improvisée, le slam, compte de plus en plus d'adeptes. L'exposition de la galerie Autres regards (association AIDDA) présente côte à côte des photos de slameurs et slameuses, réalisées par notre ami Jean-Michel Delage, et des textes manuscrits de leurs poèmes – soigneusement calli-

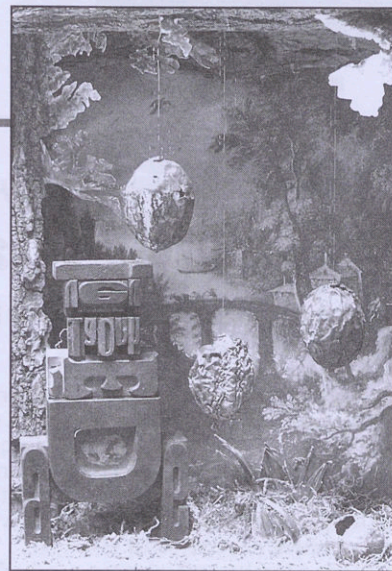


Delphine II, par Jean-Michel Delage

graphiés, ou brouillons révélant les surissements des idées, les hésitations, les ratures...

Jean-Michel Delage a fait partie il y a quelques années, à l'époque où il habitait dans le 18<sup>e</sup>, de l'équipe de notre journal.

□ Autres regards. 26 rue Montcalm.



Une "boîte" de Danièle Perronne

## Galerie Alba Andina

## Danièle Perronne

Jusqu'au 20 octobre

Peintures et "boîtes" : Danièle Perronne présente ses travaux récents. Elle s'est éloignée un peu du style abstrait de ses débuts où des répétitions de formes colorées, en mosaïques ou en lignes, créaient une sorte de fascination. Elle fabrique de plus en plus de ces boîtes où, mêlant des éléments divers, pierres, plumes, débris végétaux, coquilles, fragments de reproductions de tableaux célèbres, elle provoque l'imagination du spectateur.

En même temps sort un livre sur son œuvre, avec des textes des poètes Bernard Noël et Pierre Dhainaut, et d'un spécialiste de l'art contemporain, le professeur Michael Bishop. On peut le commander à l'artiste : danieleperronne@free.fr, ou 49 rue Ramey.

□ 19 rue Caulaincourt.  
Tous les jours de 16 h à 20 h.

## Denis Robert chez W

Il est un des inculpés du procès vedette de l'automne : Denis Robert comparaît, au côté de Dominique de Villepin, dans l'affaire de dénonciation calomnieuse où Nicolas Sarkozy est un des plaignants. Journaliste, Denis Robert est en effet celui qui, le premier, a révélé au public les noms de titulaires de comptes secrets Clearstream.

C'est aussi un artiste, un des artistes permanents de la galerie W. Il peint en utilisant dans ses tableaux des notes et documents de ses investigations.

□ 44 rue Lepic.

## COMPTOIR JOFFRIN

BIJOUTIER - JOAILLIER - HORLOGER

Présent depuis 1949 dans le XVIII<sup>e</sup>

Ouverture d'une nouvelle bijouterie

5, rue Lepic

Tél. : 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr





18<sup>e</sup>

# LIEUX Hôtel Mathagon



La façade dans son lamentable état actuel.

Souvenirs, souvenirs. L'Hôtel Mathagon va enfin être réhabilité (voir *Le 18e du mois* de septembre) avec restauration de la façade mais destruction de tout l'intérieur.

Avant le début du chantier, nous avons pu y pénétrer, accompagnés d'un responsable de la société TBI SHAM qui assure les travaux, et photographier les anciens appartements dont les tout derniers locataires partirent vers l'an 2000.

En quelques photos, un état des lieux, qui furent beaux mais si délabrés aujourd'hui... (Photos Bruno Lemesle)

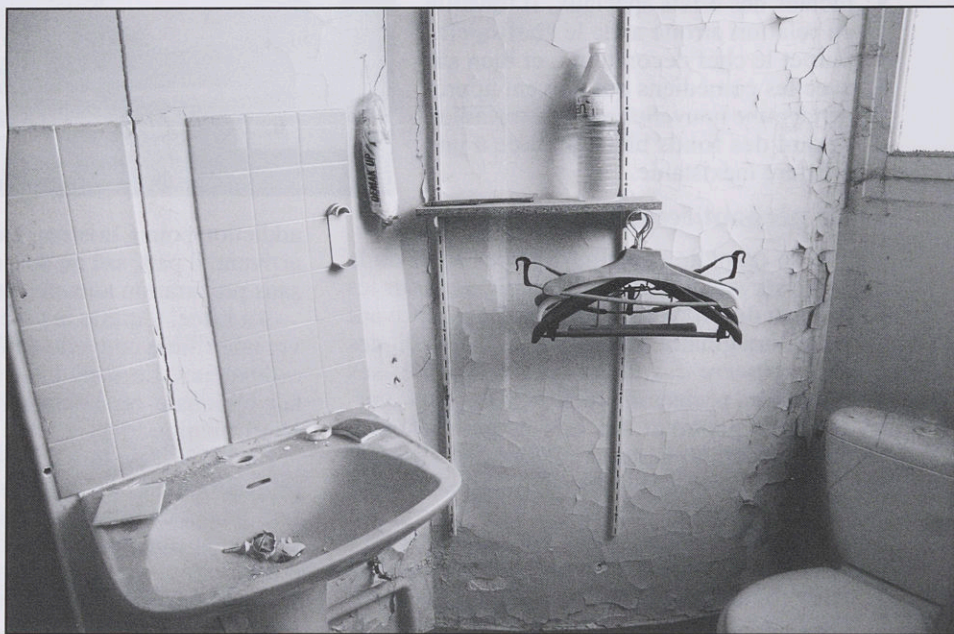
*L'intérieur de l'Hôtel Mathagon tel que vous ne l'avez jamais vu et ne le verrez jamais plus.*



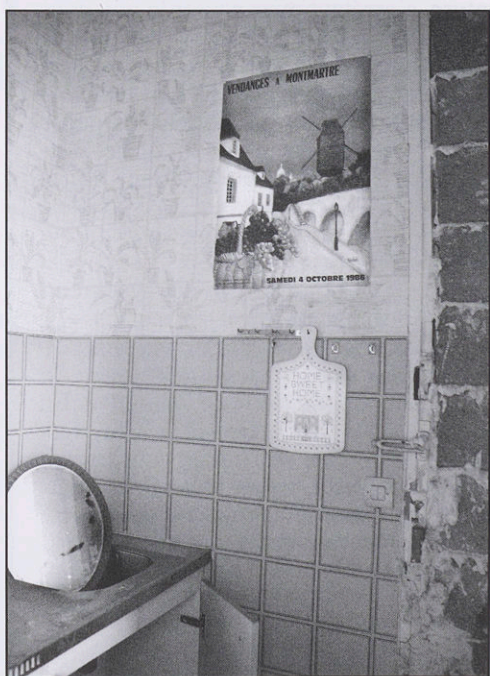
Une vue d'ensemble du grand salon avec sa cheminée de marbre et ses moulures au plafond.



Un des paliers de l'escalier en spirale qui pourrait être gardé après rénovation.



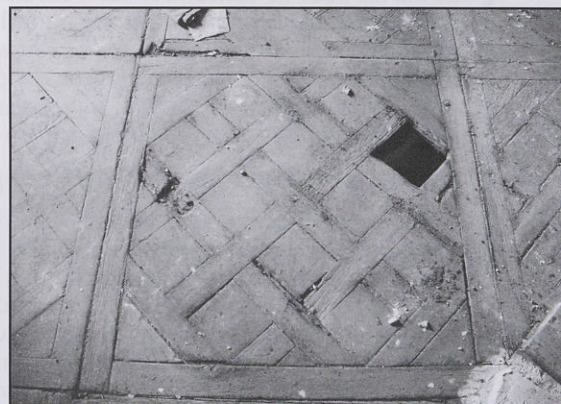
Une salle de bain où un peigne fut laissé sur la tablette et jamais récupéré.



Une cuisine ornée de l'affiche des Vendanges 1985 et d'un petit panneau annonçant "home sweet home !". Un miroir ovale a été oublié.



Poutres apparentes d'un appartement du deuxième étage.



Le parquet de chêne marqueté du grand salon du premier étage.



**Il est un peu l'homme qui nous fait prendre des vessies pour des lanternes : "truqueur" pour le cinéma. Mais son métier ne lui a pas fait perdre le goût de découvrir le monde.**

## Christian Rajaud, trucages et voyages

Christian Adnin

**C**harolais il est, Charolais il restera. Christian, truqueur de son métier (truqueur pour le cinéma et la télévision, s'entend), est né voilà 45 ans à Chambilly, petit village au sud de la Bourgogne et, de son enfance, il garde des souvenirs bien ancrés. Il se rappelle l'attachement indéfectible de ses parents à leur terroir : ils ne s'en évaderont qu'une seule fois, pas plus, pour «monter à Paris» voir leur fils.

Son travail aujourd'hui se déroule tout entier dans l'informatique. Au départ, un scénario de film dont il doit extraire tout ce qui serait impossible ou trop coûteux à filmer en vrai. Il propose des solutions, techniquement viables, financièrement supportables par le producteur et artistiquement cohérentes pour le réalisateur.

Il s'agit souvent de mélanger le talent des artistes numériques avec celui des cascadeurs, des artificiers ou des mécaniciens des effets spéciaux. Il travaille en relation étroite avec le chef-opérateur et le chef décorateur... et bien sûr avec les comédiens qui doivent appréhender une nouvelle façon de travailler, devant des fonds bleus ou face à une créature inexistante.

### En pêchant écrevisses et gardons

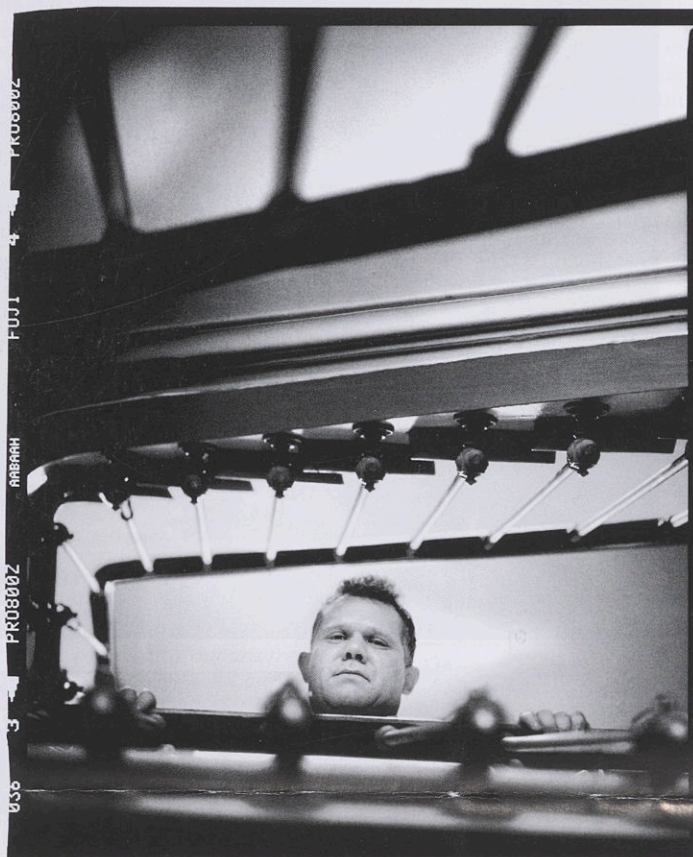
Il se rappelle son enfance : les rives de la Loire servaient de cour de récréation pour les enfants du village, terrain de jeux captivant pour l'imaginaire. Entre deux batailles dignes de *la Guerre des boutons*, Christian et ses camarades pêchaient brochets, écrevisses, gardons. Ils posaient des collets pour prendre quelques lapins, gestes d'enfance que Christian retrouvera bien des années plus tard, lors d'un trekking dans les Andes.

Il a taillé la vigne et fait les vendanges avec son père, tout un art et un savoir-faire. Son premier contact avec la télé : «*Chez les voisins, j'ai 6 ans, petits et grands abandonnent les jeux de cartes pour se concentrer sur l'écran noir et blanc où Michel Sardou chante La folle du régiment... Quant au cinéma, je l'ai découvert d'abord à travers les documentaires des tournées Connaissance du monde, qui passaient une fois l'an dans la petite ville voisine.*»

### Sac au dos pour découvrir l'Europe

Puis c'est l'internat au collège de Charolles. Ses parents sont contents, il est bon élève, il ira certainement jusqu'au bac, gage d'obtenir un poste de fonctionnaire. Mais là va se produire plus qu'un déclic : le voyage scolaire de fin d'année en Angleterre. «*J'écarquille les yeux, je n'en finis pas d'observer, je suis subjugué, je découvre en vrai le monde théorique de mes manuels de géographie.*»

À partir de cette prise de conscience d'adolescent, les voyages deviennent une véritable



addiction pour Christian. Dès que les vacances arrivent, il part, sac au dos, découvrir l'Europe sans préparation aucune, en tendant le pouce.

Au lycée, il quitte la voie générale pour suivre une filière nouvelle à l'époque, l'étude des ordinateurs. Le voilà interne à Dijon, la capitale régionale, où il obtiendra le bac H (comme H informatique ?).

En 1983, il est tout de suite happé par la vie professionnelle : les informaticiens ne connaissent pas le chômage à cette époque. Arrivé à Lyon pour son premier boulot, il rencontre des cinéastes amateurs. Christian va devenir un cinéphile averti. Il se met à la photo, bricole des courts-métrages en super 8 et crée, avec des copains, une petite structure qui va tourner quelques publicités locales.

Mais rien n'est possible dans ce métier loin de Paris. Il prend donc le chemin de la capitale où il arrive lors des premières expériences de cinéma numérique. Avec sa connaissance de l'ordinateur et de la caméra, il se spécialise dans le mélange entre images de synthèse et images réelles. C'est l'époque où il faut convaincre le milieu qu'il est possible de se servir de l'ordinateur pour la fabrication d'un film. La publicité va ouvrir la voie. Le cinéma suivra. Les réalisateurs, après des décennies d'auto-censure, se mettent à imaginer des univers nouveaux et à introduire les effets spéciaux comme éléments narratifs.

Après quelques années chez *Ex Machina*, un des leaders de ce nouveau métier, Christian devient indépendant. Il lui faut vendre son savoir-faire aux sociétés de production, copier l'exemple américain avec des moyens financiers bien inférieurs. Les sujets de truage sont infinis et changent à chaque film. Pour un même type d'effet, chaque réalisateur a sa propre idée qu'il faut mettre en image.

Christian, avec l'aide de ses équipes, transforme Jean Reno en créature liquide dans *Un amour de sorcière*, met face à face des tigres et des humains dans *Deux frères*, fait boire de la potion magique à Gérard Depardieu dans *Astérix aux Jeux olympiques*, recrée des quartiers d'un Paris disparu dans *Faubourg 26* et donne vie à une bien étrange créature dans *Splice*. Ses interventions concernent aussi des effets invisibles. Il supprime des poteaux électriques dans *La Reine Margot*, ajoute des corbeaux dans *Le Hussard sur le toit*, réunit Al Pacino et Travolta dans *Mad City*...

### À cheval à travers la Mongolie

Le rythme des tournages, entre six et dix-huit mois sur un film, permet à Christian de continuer à voyager. Entre ses différents contrats, il se réserve deux à quatre mois par an pour sillonner le monde entier, toujours dans les mêmes conditions, toujours avec le même sac à dos. Asie, Amériques, la Russie et ses ex-pays satellites...

En Mongolie, il achète un cheval et part à l'aventure, s'arrêtant pour passer la nuit sous la yourte. De la Terre de Feu, il remonte le long des glaciers avec un navire de commerce. Au Vietnam, il traverse la jungle en dormant dans son hamac. Il passe

beaucoup de temps sur place, s'attarde avec les autochtones plutôt que courir musées, cathédrales. «*Une belle rencontre vaut autant qu'une œuvre d'art.*»

Quel que soit le dépaysement, Christian retrouve ses racines. «*Le monde est peuplé de paysans. Je crois que le travail de la terre est une langue universelle*», dit-il. En

voyage, et c'est là tout le paradoxe, Christian ne photographie pas, ne filme pas, il noircit et noircit des pages à chaque halte. Son appartement est un trésor de carnets de voyages.

Dans cette vie trépidante, variée, enrichissante, Christian n'a aucun problème d'adaptation et s'approprie aisément les lieux dans lesquels il évolue, son bon sens faisant le reste. Après chaque voyage, il retrouve son appartement à Château-Rouge et apprécie la vie cosmopolite du quartier.

Michel Cyprien

**«Il fallait convaincre les réalisateurs que les effets spéciaux permettent des modes narratifs nouveaux...»**